

les raies rouges et bleues zébraient singulièrement leur costume. Ils n'offraient pas l'aspect de libérateurs ni même de conquérants. Pour achever leur découragement, ils rencontraient çà et là sur la route les tristes vestiges de l'armée anglaise, tout aussi éprouvée qu'eux-mêmes par le mauvais temps : des chevaux morts, des voitures embourbées, des cavaliers démontés, des fantassins fourbus.

Au contraire, cette vue excite l'Empereur qui veut, coûte que coûte, gagner du terrain sur ces ennemis qui doivent être bien las. Il lance des reconnaissances de cavalerie à la découverte, car éclairé sur leur présence il demeure inquiet de leur direction, anxieux de les atteindre, résolu à tout prix à prendre l'offensive. Il dort quelques heures à Medina et repart malgré l'ouragan qui persiste. — Course folle à travers champs, sautant haies, fossés, ruisseaux, sans guide, presque sans escorte, semant derrière lui dans les terres labourées, où l'on enfonce jusqu'au jarret, la centaine de chasseurs qui le suit d'un galop furieux sous l'ondée. Il dépasse les bataillons qui continuent péniblement, dans une boue grasse qui déchausse les piétons, les 220 kilomètres qu'ils ont commencé à couvrir depuis sept jours. Le voici à Valderas, ce petit bourg au croisement de quatre routes où il ne s'arrête que pour être mieux à même de se porter dès la première alerte au plus pressé. Il a marché si vite qu'il est seul, devant les éclaireurs, et qu'en arrivant une heure après, le maréchal Ney prend l'escadron impérial pour une arrière-garde des Anglais. Hélas ! ceux-ci sont partis avec une douzaine d'heures d'avance, ils ont franchi l'Esla qui coule à deux lieues de là.

L'Empereur s'agite dans une impuissance amère : hors d'atteinte ! Eh oui, le prudent John Moore, qui d'abord songeait à attaquer le duc de Dalmatie, averti de l'approche de forces considérables, a donc laissé toute sa cavalerie faire écran devant les soldats de Sault, puis le 24 décembre il a

quitté prestement Sahagun, redescendant sans bruit vers l'Esla qui sera sa barrière protectrice. Son embarras est de maintenir ses officiers excités et ses soldats qui murmurent. Pourquoi cette retraite quand on leur annonçait une bataille? Ils marchent en désordre, pillant les Espagnols pour vivre, brûlant la paille et les poutres des maisons pour se chauffer. Le 26, on a fait traverser en hâte l'infanterie à Valencia et à Benavente, le 27, sous une pluie diluvienne la cavalerie repliée a passé à son tour. Et derrière elle tout est détruit : les bateaux coulés, les bacs mis en pièces, les ponts de bois coupés, les arches de pierre sautées à la mine. L'Esla grossi par les orages roule en torrent entre ses rives escarpées, couvrant les gués et paraissant infranchissable. Colbert s'y était buté le soir, arrêtant le train furieux de ses chevaux au-dessus de ces eaux débordées. Plus bas, la pointe des chasseurs de Bessières trouve à Castro Gonzalo le pont détruit et sur l'autre rive, abrités avec du canon, des pelotons anglais, prêts à retarder le passage par leur fusillade. L'obscurité empêche bientôt de rien distinguer. A l'aube, tout ce monde s'est évanoui comme un songe; et l'on cherche toujours en vain la trace des gués le long de la rivière. — Lefebvre Desnouëttes traverse à la nage, et bien que l'Empereur, dont l'empressement demeure toujours avisé, lui ait dit : « Ne compromettez pas ma garde », il emmène quelques escadrons pour courir sur les derniers Anglais qui, au loin, dans la plaine se défilent le long des maisons de Benavente. On échange des coups de sabre avec une bravoure égale, mais en approchant imprudemment de la ville nous donnons à lord Paget le temps de rassembler ses hussards, puis les dragons légers de Hanovre et de déboucher à l'improviste sur nos fourrageurs. Devant l'attaque suprême de forces triples qui se démasquent, notre monde tourne bride et à travers des fondrières regagne la rivière à plein galop.

Lefebvre protège la retraite sur son cheval déferré; il est blessé à la tête; il glisse dans l'eau, les Anglais le repêchent, mais il demeure leur capture. — C'est un échec; quand l'Empereur l'apprend, il est fort mécontent (1) : un de ses généraux pris, des hommes de sa garde abîmés, et surtout la poursuite arrêtée par un retard qui donne à John Moore un répit de vingt-quatre heures.

Cette grosse déception, presque devant lui, est compensée par la nouvelle que lui envoie le maréchal Soult d'une « jolie affaire », où à Mansilla le général Franceschi a pris deux drapeaux, 1,500 hommes, ramassant sur le champ de bataille 3,000 fusils, ce qui donne la caractéristique d'une lutte où les Espagnols eurent vingt morts. Grâce à cette brillante rencontre, le maréchal va pouvoir passer en amont l'Esla, arriver sans coup férir à la ville de Léon, la trouver évacuée et, après une journée de repos, marcher sur Astorga où il renforcera l'Empereur. Mais l'Empereur n'a point eu ces facilités. Très déçu de voir s'envoler le rêve de la grande bataille qu'il projetait, conservant à peine l'espoir d'un écrasement d'arrière-garde, il se trouve réduit à une poursuite où il fera le plus de mal possible aux Anglais. Et encore ne sait-il pas exactement quelle direction ils ont prise. Il y a trois routes : Astorga, Puebla de Sanabria, Zamora. Il fait tout converger pour traverser d'abord la rivière, il galope à Castro Gonzalo afin que, sous ses yeux, l'on répare le pont :

(1) « Lefebvre a été pris. Il m'a fait une échauffourée avec 300 chasseurs; ces crânes ont passé une rivière à la nage et ont été rejetés au milieu de la cavalerie anglaise. Ils en ont beaucoup tué, mais au retour Lefebvre a eu son cheval blessé; il se noyait, le courant l'a conduit sur la rive où étaient les Anglais; il a été pris. Console sa femme. » — Napoléon à Joséphine, 31 décembre 1808.

Ce combat de Benavente nous coûta 150 hommes dont 11 officiers; nos 550 chasseurs eurent affaire à 1,360 Anglais, qui perdirent 85 hommes. — Lefebvre-Desnouëttes, conduit en Angleterre, s'échappa, revint en France et put prendre part à la campagne de 1809.

mais quatre arches sur vingt-sept ont été minées, détruites, les décombres embarrassent l'Esla; les faire franchir à des milliers d'hommes est une entreprise périlleuse, longue, délicate; un de ceux qui s'y employèrent en gardait un mauvais souvenir :

Deux échelles furent placées le pied dans l'eau, de façon à se croiser au milieu de l'espace vide. Les hommes descendaient par l'une, et remontaient par l'autre. Ce passage s'opérait par une nuit très noire, dans le fracas d'un torrent extrêmement rapide, gonflé par des pluies continuelles. De grands feux élevés sur les deux rives éclairaient tant bien que mal ce passage de la rivière, qui était véritablement imposant, par la bonne volonté qu'y mettaient les troupes, le danger qu'il présentait, l'ordre et les précautions qu'il exigeait. — Nous approchions de Benavente. Il fallut traverser la rivière l'Orbigo, dans l'eau jusqu'aux aisselles par un froid très vif. Nous passâmes la nuit, tout mouillés, n'ayant pour nous chauffer que des branches de saules toutes vertes qui ne brûlaient pas (1).

Benavente, ville importante, n'offrit pas les ressources qu'on était en droit d'y espérer : les Anglais avaient mis le feu au château et aux magasins qu'ils ne purent vider, leurs malades encombraient l'hôpital, leurs chevaux morts les rues; Napoléon trouva de bonne guerre de souligner ces excès : « Par cette conduite barbare et inusitée ils sont en horreur à tout le pays; ils ont tout enlevé; maltraité, bâtonné tout le monde. » Et il conclut : « Il n'y a pas de meilleur calmant pour l'Espagne que d'y envoyer une armée anglaise... il faut faire relever cela dans les journaux (2). » Puis, sans attendre l'infanterie, il mit en route, au trot, la cavalerie de Bessières; on savait maintenant que John Moore filait par Astorga; la course reprenait de plus belle à travers monts et plaines, et il fallait arriver à la mer avant lui.

(1) Colonel VIGO-ROUSSILLON. — *Souvenirs* de Sprünglin publiés par DESDEVICES DU DEZERT.

(2) Lettre à Joseph, 31 décembre 1808.

L'année 1808 finissait sans promettre de repos. Pour les « étrennes », la Fortune réservait une surprise à tout le monde : ce fut un courrier de France qui l'apporta ; il rejoignit l'Empereur au milieu des chemins boueux d'Astorga. Quand Napoléon lut d'alarmantes dépêches de Cambacérés sur les armements autrichiens, à la lueur d'un fagot allumé sur la neige, l'émotion plus que la flamme colorait son front. La promptitude qu'il mettait à courir, il la tourna sur-le-champ à s'arrêter. Certes la résolution dut coûter à son espérance si près de mettre la main sur la proie ! La vivacité de son esprit toujours en éveil lui fit modifier en un clin d'œil ses projets. Il irait au plus pressé et reviendrait à Paris conjurer le danger allemand, laissant à son meilleur lieutenant, Soult, le soin d'achever la poursuite anglaise. Déjà il rumine ce dessein en entrant à Astorga, à la nuit noire. Et c'est de la sorte qu'il va célébrer les joies du nouvel an.

Il se donna quarante-huit heures pour reprendre haleine à cette dernière étape d'une course vertigineuse et organiser son changement de front. Il remania les éléments de l'armée qu'il laissait au duc de Dalmatie : cinq divisions d'infanterie : Merle, Mermet, Bonnet, Heudelet, Delaborde ; trois de cavalerie : Franceschi, Lorge et La Houssaye ; ce fut l'affaire du 2 janvier ; le 3, au matin, il faisait sans bruit demi-tour et, songeur, redescendait sur Benavente.

### III

Le maréchal Soult n'avait pas attendu son départ pour porter ses cavaliers en avant : sur la route de gauche, vers le col de Fuencebadon par le vieux chemin de Ponteferrada,

qui avait vu passer les légions romaines, Franceschi rejoignait les Espagnols à la Crux de Ferro, les sabrait et gardait 3,000 prisonniers. Sur la route de droite, se dirigeant à travers le *puerto* de Manzanal, sous une rafale de neige qui rappelait le passage du Guadarrama, Colbert ramassait les trainards anglais, tombés ivres-morts dans les villages où ils avaient défoncé les caves (1). Dans l'après-midi du 3 janvier il se présentait devant les pentes abruptes du village de Cacabelos, couronnées de petits murs de pierres, derrière lesquels les fantassins du général Paget, étagés dans les vignes, ajustaient à coups sûrs leur mousqueterie. L'un d'eux admirant l'intrépide immobilité de Colbert qui, très à découvert sur son cheval, excitait de la main l'allure de nos tirailleurs, déclara à ses voisins : « qu'il voulait abattre ce gaillard-là (2) » ; sa balle atteignit dans la joue, sous l'œil, Colbert qui s'affaissa sans un cri (3). Ce cavalier magnifique, émule et camarade de Lasalle, par sa tournure élancée et hautaine donnait une idée de son caractère ; ses cheveux blonds et sa barbe légère adoucissaient une physio-

(1) « Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu moi-même, qu'une armée anglaise pût se désorganiser si promptement, sa conduite durant les dernières marches a été infâme au delà de toute expression. Je ne puis rien alléguer en sa faveur, si ce n'est que lorsqu'il s'agit de combattre, les hommes redevenaient disciplinés et paraissaient heureux et résolus à faire leur devoir. » — Sir John Moore à lord Castlereagh, 13 janvier 1809.

(2) Sir William COPE, *Historique du 95<sup>e</sup> régiment* (Rifle-Corps).

(3) « Prenez les mesures convenables pour que cette nouvelle arrive à sa femme autrement que par les journaux. Témoignez-lui la part que je prends à ses peines et le cas que je faisais de ce bon officier. » — Napoléon à Clarke, 4 janvier 1808.

Auguste de Colbert, né en 1777, venait d'épouser la fille du général sénateur Canclaux. — Aide de camp de Murat, blessé à Saint-Jean-d'Acre, colonel sur le champ de bataille de Marengo, général de brigade (1805). Comte de l'Empire (1808). Ses trois frères aînés furent soldats comme lui : *Ambroise*, mort en émigration à la Martinique ; *Édouard*, blessé en Égypte, à Austerlitz, Wagram, Waterloo et à la machine infernale de Fieschi, brigadier des lanciers de la garde, général de division (1813) ; Pair de France (1832). *Alphonse*, colonel à Naples et général de brigade (1814), de division (1838).

nomie où régnait la fermeté qui le faisait distinguer (1); il possédait l'étoffe d'un grand général et tout l'avenir d'un homme de trente ans.

Cet engagement était le premier, depuis Vimeiro, où les Français heurtaient les Anglais. La vivacité de notre attaque éclaira John Moore sur notre résolution à le poursuivre sans merci; il se décida à prendre du champ, malgré la fatigue extrême de son monde, jusqu'à ce qu'il trouvât une bonne position d'attente. Ses officiers étaient démoralisés, frondeurs, et irrités de voir, sans comprendre, leur général se retirer à grande allure. Sous la pluie glacée, dans la fange épaisse, les chevaux de trait ne pouvaient avancer; en se déferrant ils devenaient inutiles; les cavaliers les tuaient d'un coup de pistolet, mais, par mesure d'ordre, devaient couper et présenter le pied qui portait le numéro de la monture et du régiment (2). Ainsi ils entrèrent harassés à Villafranca, où, désespérant de s'y maintenir, leur chef prescrivit de brûler les approvisionnements entassés; les soldats, dépités et furieux, voulurent au moins piller tout ce dont ils se pouvaient charger, et en mettant le feu aux tonneaux de rhum, plus d'un Anglais, dans ses libations, roula d'ivresse au fond des celliers. En arrivant après eux, les Français se butaient dans les rues aux malades abandonnés et aux buveurs assoupis près des débris fumants des hangars en cendre. Nos traditions nationales auraient dû nous faire retrouver des souvenirs plus doux dans cette pittoresque bourgade dont le nom gracieux rappelait les haltes de nos nombreux pèlerins se rendant jadis à Saint-Jacques de Compostelle.

Mais pour fuir ces horreurs, passant en hâte, nous franchissions sans résistance, quoique avec difficulté, le col étroit de Piedrafita. Cette longue route vers la Corogne, coupée de

(1) Général duc DE SAINT-SIMON, *Carnet de campagne en Espagne*.

(2) Colonel DE GONNEVILLE, *Souvenirs militaires*.

plus de vingt petits cours d'eau, séparés entre eux par des contreforts abrupts, présente une série de défilés où en maint endroit un bataillon et deux canons pourraient arrêter une armée. C'est par là, avec les dragons de La Houssaye en avant, que la course reprend, fébrile, sur les talons de l'arrière-garde où John Moore se tient en personne. Il laisse, comme pour la trace de son passage, les charrettes embourbées (où s'entassent, lamentables, transis de froid : femmes, enfants, moribonds, blessés), les canons enlisés, les sacs jetés, les harnachements perdus, et des caisses éventrées d'où s'échappent des pièces de monnaie. C'est le « trésor » de l'armée anglaise que les bœufs fourbus n'ont pu mener plus loin et que l'on a abandonné dans les fossés, parce que, dit John Moore, les balles ont plus de prix ; un million en piastres fortes que nos cavaliers, en riant, se partagent par poignées, embarrassés seulement du poids de leur prise, troquant mille francs d'argent pour cent francs d'or, abandonnant des rouleaux dont les paysans ramasseront les derniers écus quand le printemps aura fait fondre la neige qui les recouvre au fond du ravin. — On ne s'arrête pas ; il faut sauter la Navia, sauter la Neyra, en fusillant les Anglais surpris sur l'autre rive dans une halte d'un instant ; il faut atteindre Lugo. Là, également épuisés, les adversaires demeurent un instant immobiles. Moore trouve du moins un renfort de 1,800 hommes de troupes fraîches et des provisions ; sachant que c'est le meilleur moyen de remonter le moral des soldats britanniques, il profite de cette éclaircie pour les rappeler au devoir militaire par un ordre du jour sévère. Sa position d'ailleurs reste forte ; il est protégé par des collines, des vignes, un bois de châtaigniers.

Aussi bien, Soult, qui fait serrer peu à peu sur l'avant-garde son corps d'armée très distendu, hésite à engager une action incertaine. Ses aides de camp fêtent joyeusement « les

rois », car on est au 6 janvier (1); ses soldats demandent à grands cris la bataille. Mais au matin on ne trouve plus personne devant soi : les Anglais, la nuit, ont levé le camp, laissant partout allumés leurs feux de bivouacs afin de nous donner le change; dans le plus grand silence, sous une pluie fine, ils ont tourné d'abord à travers les ténèbres autour de Lugo, égarés par leurs guides, cependant au petit jour ils se repèrent et les voilà déjà loin, laissant derrière eux la dévastation après l'orgie. Pour traverser la ville les roues de nos fourgons écrasent dans les rues des cadavres de chevaux, de mulets et d'hommes; l'hôpital regorge de pestiférés, les fours des boulangers sont crevés, les toits des magasins éventrés, les habitants ont pris la fuite ne sachant plus, dans leur misère, à qui entendre, jurant de se venger de leurs « alliés » qui ne parlent que la menace à la bouche et le bâton haut. Dans des sentiments d'indignation et d'alarme, l'évêque et son clergé, restés à leur poste, souhaitaient au duc de Dalmatie la bienvenue. Le maréchal ne s'attarde pas; malgré le temps affreux il marche vite, hâtivement remet en état les arches minées de Rabade, traverse le Minotelo, arrive au moment où va sauter le pont de Ladra, monte le col de Porto-Bello, descend la vallée du Mandeo, se précipite avant que le passage soit coupé, fait butin de 1,000 prisonniers, 5 nouveaux canons avec leurs caissons, 60 voitures de bagages, pénètre à la nuit dans les maisons de Betanzos. — Les Anglais viennent d'en sortir, ville pillée, l'hôtel de ville rempli de poudre, à laquelle il suffirait d'une mèche pour une affreuse catastrophe. Encore une prise de 7 canons, 1,000 fusils, du vin, du blé, de la farine. Les ponts du Mindo, la cavalerie de Franceschi les franchit à peine réparés, et galope dans la direction des grèves de l'Océan dont on sent déjà la brise.

(1) *Carnet du duc de Saint-Simon.*

Le décor est subitement changé; voilà le ciel serein, un climat doux entre les orangers et les amandiers fleuris, une vallée riante, une chaussée sèche et solide. Sur une bonne route la marche est plus régulière : John Moore inspecte son monde, l'encourage, lui dit qu'on touche au but, que le salut est proche, que la flotte les attend au port; et ses lieutenants Baird, Hope, Fraser, atteignent en effet la Corogne. Le général en chef éprouve là une cruelle déception : les vaisseaux qui doivent l'emporter ne sont pas arrivés encore; en attendant il fait préparer des défenses de fortune, des levées de terre où les Espagnols courent travailler avec une émulation fébrile : hommes, femmes, enfants, les moines, les étudiants, les cigarières, les bateliers et les pêcheurs, tout fiers d'élever des obstacles matériels aux envahisseurs de la patrie.

Notre empressement au moment de fermer la main pour saisir comme au piège l'ennemi acculé au bout de la course, s'irrite d'obstacles répétés : la rivière gonflée par la marée haute nous cache les gués qui nous séparent de la Corogne; El Burgo, le village où il faut passer le rio Mero, est occupé par les Anglais; l'artillerie de la division Merle ouvre le feu et écrase de boulets les maisons; derrière elles, le pont est démoli. La cavalerie court chercher une autre issue et trouve le pont de Cambre coupé; il faut redescendre plus bas encore; à Cela on atteint l'autre rive, mais le gros de l'armée ne peut s'y engager, il convient de remonter à El Burgo. Sur des planches branlantes les voltigeurs traversent au moment où une explosion formidable secoue le sol à dix kilomètres : ce sont les immenses magasins de poudre que les Anglais font sauter sur les hauteurs du Peñasquedo, et que les Espagnols, les larmes aux yeux, voient s'effondrer dans les flammes. Nous nous heurtons à cette colline fumante. Les Anglais, protégés par leur canon qui tonne sans relâche, se replient sur la cime du Monte-Mero. Soult fait couronner

d'artillerie la position conquise. Une lieue seulement nous sépare des remparts de la Corogne. Derrière eux règne une fiévreuse activité; sans plus attendre, ne luttant que pour protéger son départ, Moore a fait embarquer à tout hasard ses malades (3,000 hommes) et ses 14 canons légers; enclouer les pièces de la côte qui pourraient, quand elles tomberont entre nos mains, atteindre ses bateaux en partance; abattre sur le rivage ou noyer 2,000 chevaux qui ne trouvent pas place et encombrant; il envoie comme avant-coureur en Angleterre un officier, lord Stewart, qui expliquera à son frère, lord Castlereagh, la situation de l'armée. — Enfin l'amiral Hope, que des estafettes ont été prévenir à Vigo, pénètre dans le port : ses six vaisseaux de guerre escortent les 250 transports qui se mettent à quais et chargeront les troupes. — Cela donne meilleure confiance à John Moore et lui permet de rejeter très loin l'insinuation de conclure, à l'exemple de celles de Vimero et de Baylen, une capitulation qui sauvegarderait à coup sûr les effectifs de l'armée britannique.

Le 16 janvier, le soleil se lève radieux; il est salué des hourras de nos soldats, étagés au-dessus d'une vallée de bruyères et d'ajoncs, quand ils voient en face, sur la crête opposée, les uniformes rouges, au loin les murs blancs de la ville et à l'horizon le cercle bleu de l'Océan. La lumière fait scintiller les baïonnettes anglaises que les troupes impériales « dominaient comme des nuages menaçants ». Alors l'orage éclata. — Soult, avec sa lunette, distinguait la forêt de mâts dans le port; s'il voulait avoir l'adversaire, la nécessité lui apparut inéluctable de s'engager à fond. Il avait 13,000 fusils et 3,000 sabres (à la vérité, ceux-ci inutilisables entre deux collines escarpées); Moore ne possédait plus un cavalier, mais 16,000 fantassins. Le maréchal fit marcher ses colonnes en masses serrées sous une voûte de boulets, il couvrit ses ailes d'une nuée de tirailleurs qui s'élançèrent

aux cris de « Tue! Tue! » Au village d'Elvina, l'église, le cimetière, les cours, les enclos, les chemins creux deviennent une fourmilière sanglante, où les plumes noires des Écossais se mêlent aux pompons jaunes de nos voltigeurs. Avec le désespoir de la résistance à tout prix, Moore menait une contre-attaque des highlanders en leur criant : « Enfants, souvenez-vous de l'Égypte! » A ce moment un boulet l'atteignit à l'épaule, brisa la clavicule, le désarçonna, le jetant sur le dos. Derrière un mur on l'emporta dans une couverture, et comme on ne pouvait déboucler le ceinturon de son sabre : « Il vaut mieux, dit-il avec un triste sourire, qu'il quitte le champ de bataille avec moi. » Plusieurs fois il força les porteurs de son brancard à faire demi-tour, afin qu'il pût regarder du côté du combat et suivre encore le crépitement de la fusillade; on ne calma son impatience qu'en l'assurant, par un pieux mensonge, de la défaite des Français. Courte, l'agonie fut terrible, sa voix prononçait mal les suprêmes volontés d'un esprit lucide jusqu'à la fin : « Le peuple anglais sera satisfait... Mon pays me rendra justice... Rappelez-moi à mes amis... Vous direz à ma mère!... » Et il se tourna une dernière fois vers le Dieu des armées. — A la hâte, on lui creusa une fosse dans le sable du rempart de la citadelle; et à même la terre d'où nous chassions ses régiments, on descendit ce vaillant homme roulé dans son manteau de soldat (1).

Cette bataille qu'on lui avait dit gagnée restait indécise : mille morts ou blessés de part et d'autre, et chacun couchant

(1) Quand nous fûmes entrés à la Corogne, le maréchal voulut honorer de salves funèbres son intrépide adversaire et, « mû par le sentiment le plus élevé de la confraternité militaire », lui élever un monument sur le rocher d'Elvina. Il fit graver : *Hic cecidit Dux exercitus Anglici*. — En 1809 la Romana lui apporta son témoignage d'admiration au nom de *La España agradecida*. — Aujourd'hui, au jardin de San Carlos, qui remplace le bastion démoli, un cénotaphe rappelle le héros du 19 janvier : *Prælio occisus*.

sur ses positions. Mais les Anglais ne songeaient plus à se battre : dès l'obscurité de la nuit ils disparurent, renouvelant, par la supercherie des feux, leur procédé de Lugo. Leur salut était dans la précipitation disciplinée de la retraite. Ils coururent aux quais. Soult, monté sur la falaise de San Diégo, put voir à ses pieds, avec un sentiment de colère impatiente, les bataillons s'entasser sur les bateaux. Il installa en hâte une batterie à cheval et des obusiers pour cribler le port; aux premiers coups, les Anglais coupèrent les câbles, sans prendre le temps de relever les ancres, jetant ce qui les embarrassait, abandonnant les retardataires à la nage et les noyés. Plusieurs bâtiments se brisèrent en rasant trop près les rochers; d'autres s'échouèrent sur la plage au milieu de la boucherie des chevaux éventrés (1). La haute mer se couvrit de voiles; la rade de la Corogne se trouva vide et seuls les nombreux débris qui restèrent flottants pouvaient faire soupçonner que plus de deux cents bateaux s'y trouvaient entassés quelques heures auparavant (2). — Sur les remparts, les canons espagnols, prêtant aux Anglais ce secours suprême, tonnaient contre nos bataillons pour les arrêter aux portes. — Le gouverneur, le général Salcedo, sommé de se rendre, entama des négociations dont Soult n'eut pas à attendre l'heureuse issue pour envoyer ses bulletins de victoire : « L'armée anglaise n'est plus sur le continent des Espagnes... Elle emporte la honte de l'expédition et la malédiction du peuple espagnol (3). »

Nous entrons tambours battant, et les prises matérielles

(1) Général comte DE SAINT-CHAMANS, *Mémoires*, 116.

(2) La traversée ne fut point sans péripéties ni dommages : après une semaine de mer démontée, qui jeta deux transports sur la côte de Cornouailles, la flotte débarqua — du 21 au 23 janvier — 26,550 hommes, reste des 35,361 qui formaient l'effectif britannique, au début de la poursuite de l'Empereur.

(3) Dépêches à Berthier, 18 et 20 janvier 1809.

soulignent l'importance de la conquête : soixante gros canons, quatre-vingts pièces de fer, trente de bronze, 12,000-fusils, dont 7,000 repéchés dans le port où les fuyards les avaient jetés, munitions, approvisionnements, marchandises, cinq bâtiments anglais, trois navires espagnols. Sans perdre un jour, le maréchal envoie, vers Santiago, Franceschi et ses dragons; sur le Ferrol, dont les arsenaux sont le complément de la Corogne, les divisions Mermet et Lorge. Bientôt il les rejoint. Mais la garnison espagnole est soutenue par cinq ou six mille paysans armés, pleins de résolution, de cette race vaillante et fruste de Gallegos dont la robuste franchise et le candide dévouement sont proverbiaux dans les chansons railleuses de leurs compatriotes. Ils ont fait le coup de feu contre nos avant-postes, ils ne veulent rien entendre à aucun accommodement, menaçant les autorités et les généraux s'ils parlent d'ouvrir les portes. Cette intransigeance ne peut avoir qu'un temps; après quatre jours la capitulation est signée et nous voici à la tête du plus riche butin de guerre : 6,000 fusils, 1,500 canons, huit vaisseaux de ligne, trois frégates. Les Français doivent se réjouir; les Espagnols peuvent pleurer; ils n'attendriront pas les Anglais qui ne s'émotionnent jamais à regretter la ruine des flottes de leurs alliés.

Le duc de Dalmatie n'a guère le loisir de se reposer sur ses lauriers; l'Empereur, en le félicitant, lui taille une besogne complémentaire à laquelle il le destine depuis longtemps : chasser du Portugal les derniers « fils d'Albion ». Confiant la garde de la Galice à son collègue Ney, qu'il n'a point voulu appeler au partage de ses efforts pendant la campagne, pour n'en pas sans doute partager la gloire, le maréchal concentre son monde à Santiago afin de réorganiser, ravitailler, mettre en état de brillantes destinées nouvelles ce corps d'armée qui en trois semaines d'hiver avait parcouru 400 kilomètres dans un duel de vitesse, fait

10,000 prisonniers, conquis deux provinces et, lui aussi, « bouté dehors » les Anglais.

#### IV

La résistance espagnole pouvait paraître, sur les champs de bataille, atteinte et brisée, *quassata non lassata!* — Le secours anglais venait matériellement d'échouer. — Mais l'Empereur se trouva embarrassé, sinon surpris, par la diversion autrichienne. — On n'en saurait comprendre la portée et l'origine sans reculer de quelques pas.

Dès le printemps de 1808 le cabinet de Vienne, en éveil, s'était mis sous les armes, dans la prévision d'événements graves, d'un nouveau conflit européen : il formait une *landwehr*, créait des milices régionales où le peuple accourait s'enrôler en foule (1), il demandait une levée d'hommes à la Hongrie. Le mot d'ordre répété dans l'empire était qu'il se fallait préparer contre un retour offensif de Napoléon, se défier du conquérant universel. Les abdications de Bayonne avaient alarmé l'empereur François plus qu'aucun monarque : après la déchéance de la maison de Bourbon, la maison de Lorraine demeurait la première désignée aux coups du grand niveleur révolutionnaire; il ne s'agissait plus de territoires amoindris, de provinces conquises, l'existence de la monarchie était en jeu, et le « Saint-Empire » ayant disparu en 1806, l'empereur d'Autriche n'avait plus à perdre que sa couronne héréditaire (2). Le meilleur moyen de conjurer le

(1) « Jamais l'Autriche n'eut un aspect militaire comme celui qu'elle présente aujourd'hui. » — Dépêche d'Andréossy, notre ambassadeur à Vienne, 10 août 1808.

(2) « L'Autriche était avant tout un État dynastique, car les territoires

péril ne serait-il pas de le prévenir? La capitulation de Baylen augmenta ce sentiment d'hostilité émue; l'entrevue d'Erfurth le contint. Il reprit toute sa flamme quand, à la fin de cette conférence fameuse, la coalition tacite des intérêts antifrçais reçut l'aide secrète d'un personnage qu'elle n'attendait pas voir entrer dans son cercle : M. de Talleyrand.

Le prince de Bénévent craignait chaque jour davantage le gigantesque des projets de son maître (1), il voulait enrayer, entraver l'allure du char qui roulait dans la course à l'abîme; faudrait-il compromettre sans cesse les positions acquises où la sienne tenait une si brillante place? Il appelait cette prudence : « avoir de l'avenir dans l'esprit » ; mais ses prévisions sagaces n'allaient pas sans quelque couleur de fourberie et de trahison. Après avoir échangé avec l'empereur Alexandre beaucoup de demi-confidences, lui ayant, vis-à-vis de l'empereur Napoléon, inspiré ce même émoi, en ayant obtenu des assurances très précises, il s'avisa d'en informer à son tour M. de Metternich qui n'avait point été du voyage. — Ce subtil et élégant diplomate, si bien au fait des aspirations de la Cour des Tuileries et si fort de l'intimité même de la famille impériale, au moins par la princesse Caroline, envisagea dès lors comme proches les « éventualités d'une guerre avec la France » et, sur ce thème, sous ce titre, rédigea deux « mémoires » qu'il présentait à l'empereur François le 4 décembre 1808, par une coïncidence imprévue, le jour même de la reddition de Madrid (2). Ces documents remarquables

disparates qui la composaient étaient unis avant tout par le lien qui les rattachait à la maison impériale. C'est pour cela qu'on sentit surtout dans cette monarchie que le danger qui menaçait la dynastie était un danger pour l'État. L'Autriche arma. » — FOURNIER, *Napoléon I<sup>er</sup>*, t. II, p. 229.

(1) « Il avait le sentiment de la marche à l'impossible, du terrible paradoxe de la politique française depuis qu'il la servait, depuis 1797. » — ALBERT SOREL, *l'Europe et la Révolution française*, t. VII, p. 301.

(2) *Mémoires du prince DE METTERNICH*, t. II, p. 240 à 257.

mettaient en relief deux points : l'alarme croissante de l'Europe entière à voir Napoléon dépouiller maintenant les plus anciens et les plus complaisants de ses « alliés », tout comme jadis ses adversaires ; la certitude que Napoléon au fond ne possède qu'une armée, la « Grande Armée », celle qui se trouvait engagée sinon compromise au loin dans une guerre dont la durée serait longue, grâce au patriotisme des Espagnols.

Tranquillisée du côté de la Russie, l'Autriche hésite moins, n'hésite plus à poursuivre presque indiscrètement ses préparatifs pour l'occasion que fournira vraisemblablement l'Espagne (1). Auprès d'elle la Junte suprême, le cabinet anglais multiplient leurs communications, leurs promesses, leurs sollicitations, leurs espérances. C'est alors que Martin de Garay lance, le 1<sup>er</sup> janvier 1809, son appel enflammé aux « nations de l'Europe, aux princes qui les gouvernent, aux hommes de bien de toutes les classes et de tous les Etats (2). » Il rappelle à chaque peuple les abaissements infligés par Napoléon : aux Italiens leur patrie « divisée en satrapies », aux Suisses leur constitution bouleversée, aux Hollandais leur humiliation politique, aux Allemands leurs territoires annexés ; il supplie la Russie de ne pas se faire le complice des « usurpations », il lui prédit que son allié d'aujourd'hui deviendra son ennemi demain « parce que les rivaux en empire l'ont toujours été ». — Surtout il exhorte l'Autriche à « rentrer dans l'arène où elle a combattu avec tant d'énergie et de gloire », et à saisir le moment où son adversaire « est obligé de porter ses regards sur des points aussi éloignés ». — « Si

(1) Albert SOREL, *l'Europe et la Révolution*, t. VII, p. 320.

(2) *Manifeste de la nation espagnole à l'Europe*, par don MARTIN DE GARAY, Séville, 1809. — Secrétaire général de la Junte suprême, Garay joua un grand rôle aux Cortès de Cadix ; se trouva en désaccord constant avec Wellington ; ministre des finances de Ferdinand VII en 1814, suscita des oppositions qui le firent révoquer (1819).

l'Espagne succombe, l'Autriche est perdue ! » C'est un appel aux armes, de l'Escaut au Tibre, du Guadalquivir à la Néva.

Cette littérature déclamatoire marque une date : elle sonne l'heure de la coalition de l'Europe réveillant contre la France ses jalousies plus ou moins assoupies. Imprudent celui qui l'avait déchaînée, après la paix glorieuse de Tilsitt.

Et voici que les pourparlers qu'il a fait ou laissé entamer, à tout hasard, sous le manteau, avec le gouvernement de Georges III, Napoléon les voit tomber. Datée d'Erfurth, le 12 octobre, une « Note » signée de l'Empereur et du Tsar était portée à Londres. Ce document de si grande importance demandait avec une certaine hauteur le rétablissement de la paix maritime, parce que la guerre continentale était « terminée sans qu'elle se puisse renouveler ». L'affirmation, très contestable pour le présent, se trouvait démentie pour l'avenir dans la « Note » même par cette menace éventuelle : « De plus grands changements encore peuvent avoir lieu. » A cause du tour belliqueux que prenaient les affaires d'Espagne, Napoléon devenait croyable quand il souhaitait la paix avec « l'ennemie du continent » ; l'Angleterre demeurait dans son rôle en se déroband. Bien que la présence des mandataires de la nation espagnole, à une conférence où se débattrait certainement le sort de leur patrie, fût chose assez naturelle, la prétention de les y appeler devait fort irriter Napoléon, car elle remettait dédaigneusement en cause cette conquête de la péninsule qu'il présentait comme définitive. En formulant avant toutes choses cette condition en faveur de ceux qu'il nommait préventivement ses « alliés », le Régent ne devait point se faire d'illusion sur l'obstacle qu'il dressait. Une « Note » de Canning à Champagny (1) affectait des expressions amères, d'une ironie

(1) 28 octobre. Affaires étrangères, *Angleterre*, vol. 603 bis, fol. 259.

discourtoise, poussant le sarcasme jusqu'à parler de ces « usurpations dont le principe est injuste et l'exemple dangereux pour tous les souverains légitimes ». La colère de l'Empereur fut sincère, vive et menaçante. A Burgos, le 18 novembre, il dictait une réponse virulente dont Champagny, aidé de son collègue de Saint-Pétersbourg Roumiantsoff, obtenait d'adoucir les termes (1), — mais où il laissait une comparaison entre la nation espagnole et les « insurgés catholiques d'Irlande » qui est bien dans le ton de la phraséologie historique de Napoléon. Il terminait par la représentation comminatoire et fort claire de la « France irrévocablement unie à la Russie ».

L'Empereur qui n'avait voulu, en 1808, d'action diplomatique que pour « négocier utilement la reddition de sa rivale » (2), l'Empereur modifiait prudemment ses exigences en face des événements qui lui montraient l'hésitation de Saint-Pétersbourg, l'activité de Vienne, la résistance de Séville, l'hostilité de Madrid. Quand il s'arrête à Astorga, c'est pour réfléchir, et dès le 4 janvier sa lettre à Champagny consent à admettre dans ce congrès, où se régleront les affaires de la péninsule, des représentants de Charles IV, de Joseph, de Ferdinand et des Cortès. Cette condescendance méritoire laisse donc remettre en question les actes de Bayonne et les victoires de la campagne; elle est seulement tardive, et l'Angleterre s'est engagée à fond avec la Junte suprême espagnole : le 14 janvier à Londres Canning et l'amiral don Juan Ruiz de Apodaca (3) signent un traité

(1) Affaires étrangères, *France*, Mémoires et documents, vol. 178, fol. 156; *Angleterre*, vol. 603 bis, fol. 275. Champagny à l'Empereur, 28 novembre 1808.

(2) Albert VANDAL, *Napoléon et Alexandre*, t. II, chap. 1<sup>er</sup>.

(3) Resté seul ambassadeur de la Junte suprême à partir du 29 octobre 1808, Apodaca remit le 23 décembre ses lettres de créance. — Archives de Simancas. *Estado*, 8171, dossier 4.

d'alliance : S. M. Britannique reconnaît officiellement Ferdinand VII, lui promet toute son assistance pour faire cause commune contre la France (1). Sans connaître, sans avoir besoin de deviner la précision de cette entente, Napoléon entrevoit la cabale étroite de ses divers ennemis. Lui qui n'a franchi les Pyrénées que pour se rendre libre sur le Danube (2), se sent menacé dans le dos d'intrigues dont il n'aura le dernier mot, qu'il ne pourra trancher qu'à Paris. Il s'alarme vraiment quand les dépêches de Cambacérès lui apprennent comment le diplomate le plus retors de son empire, l'intrigant le plus comblé parmi ses créatures, est en passe de le trahir pour se garantir à ses dépens. — Voici le nœud de l'aventure : le prince Eugène, averti par Lavalette qui tient en mains toutes les postes, a intercepté un messenger allant à Naples ; c'est Talleyrand qui écrit à Murat : d'accord avec Fouché, qui de tout temps a soutenu l'ambition effrénée de Caroline Bonaparte, il fait présager au « roi Joachim » des événements prochains, des circonstances extraordinaires, l'éventualité des plus hautes destinées, car, entre l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche en armes, et la Russie immobile, la succession de l'Empereur des Français ne peut manquer de s'ouvrir prochainement (3). Dans ce branle-bas européen, en face de conquêtes si récentes, « les personnes les plus éminentes de l'état civil » (comme s'exprime discrètement Metternich auprès de Stadion) « n'entrevoient aucune stabilité dans des institutions basées sur des ruines ». — Ces craintes relatives à la fragilité de l'édifice impérial selon les chances si variables de la guerre, d'un poignard, d'un coup de feu, c'est l'ambition sans cesse renouvelée du conquérant qui les fait naître ; on

(1) *Espagne*, vol. 678, fol. 32 à 34.

(2) « Il en finirait en janvier avec l'Espagne ; alors maître de ce pays, il le redeviendrait de l'Allemagne et réduirait l'Autriche à capitulation, ce qui le dispenserait de trop attendre de la Russie ». — A. SOREL, t. VII, p. 297.

(3) PASQUIER, *Histoire de mon temps*, t. I, p. 355.

serait tenté de dire que c'est le système politique où il est entré qui les justifie. Désormais et jusqu'à la fin, ses adversaires, dont le nombre s'accroît de tous les ingrats, vont jouer cette carte dans la partie d'où ils voudraient retirer leur enjeu. Une mort subite, au loin, fera plus tard toute la vraisemblance de la folle conjuration du général Malet qui s'agite pour la première fois en 1808 (1). Là est l'explication du rapprochement de deux personnages plus adroits que sympathiques : le prince de Bénévent et le duc d'Otrante ; les « deux conjurés » (2) ont eu une entrevue discrète dans la maison de leur ami d'Hauterive, et ils ont affiché leur réconciliation lorsque Fouché, à la stupéfaction du « monde », paraît un soir dans les salons de la rue Saint-Florentin (3). N'ayant pas assez de courage pour provoquer l'occasion, ils semblent très décidés à la saisir si elle se présente.

A ces bruits, à ces révélations, à ces indices la juste colère du maître se devine ; mais elle lui laisse l'entière liberté de son esprit : il va retourner en France, car c'est courir au plus pressé. Nous l'avons vu quitter Astorga le 2 janvier, il couche à Benavente le 4, le 7 s'arrête à Valladolid ; couvrant la volte-face d'un euphémisme imprévu : « il se rapproche du centre de son armée (4) ». Voisin de la frontière, il peut mieux écouter les rumeurs, plus lestement organiser le retour et prendre déjà contact avec les Tuileries.

Cette halte de dix jours à Valladolid est marquée par une fièvre pompeuse ; Napoléon crie très haut afin d'être entendu de toute l'Europe : on le croyait très loin, très absorbé, très embarrassé, eh bien, le voici ! Ses soldats s'en aperçoivent

(1) Avant sa véritable échauffourée du 23 octobre 1812, Malet a été mêlé à une « conspiration » (mai-juin 1808) dont Dubois, le préfet de police, s'est inquiété et dont Fouché a affecté de se moquer.

(2) Metternich à Stadion.

(3) MADELIN, *Fouché*, t. II, p. 75.

(4) L'Empereur à Joseph, 2 janvier 1808.

les premiers : il les groupe, concentre sa garde, passe en revue les détachements qui arrivent, étouffe sous l'éclat de ses paroles les murmures des mécontents : « Ah ! je le sais, vous voulez retourner à Paris pour y retrouver vos habitudes et vos maîtresses ! Eh bien, je vous retiendrai encore sous les armes à quatre-vingts ans ! » — A une de ces parades eut lieu la scène terrible faite à dessein au général Legendre, l'ancien chef d'état-major de Dupont. Il y avait au moins de l'imprudence à s'exposer, après Baylen, à reparaître devant l'Empereur ; l'algarade dépassa les prévisions. Le général Thiébault nous en a conservé, en témoin oculaire, le dramatique récit (1). Foudroyant Legendre du regard, Sa Majesté « la figure contractée, l'œil terrible, le geste au suprême degré menaçant et la voix retentissante, afin que le dernier officier, le dernier soldat présents pussent le voir, l'entendre », prononça une philippique en des phrases fortement accentuées, parfois sans liaison, jamais sans suite : « ... Sur un champ de bataille, monsieur, on se bat, et lorsqu'au lieu de se battre, on capitule, on mérite d'être fusillé... Ce n'est pas l'artillerie que vous vouliez sauver, ce sont vos fourgons ; c'est-à-dire le produit de vos rapines. Vous n'avez plus été ni des Français ni des généraux, vous n'avez plus été que des voleurs et des traîtres. ... Ce sont des faits inconnus dans l'Histoire... Comme sujet, votre capitulation est un crime ; comme général, c'est une ineptie ; comme soldat, c'est une lâcheté ; comme Français, c'est la première atteinte sacrilège portée à la plus noble des gloires !... » Il se tut, au milieu d'un silence de mort qui glaçait les poitrines. Donnant d'un coup de tête le signal aux tambours-majors, il courut faire face au centre de la ligne pour le défilé ; un roulement général se fit entendre ; mais à peine son cheval avait-il été dépassé par le

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 247-252.

premier peloton en marche, qu'il tourna bride, partit au grand trot et rentra chez lui.

Sous les arcades de ce palais de Charles-Quint où, tout autour du *patio*, se dressaient comme pour lui faire cortège les bustes des empereurs romains taillés dans le marbre par Berugete, Napoléon reçut le texte officiel du serment de fidélité au roi Joseph. Dans sa réponse aux envoyés madrilènes dont M. de Hédouville, qui parlait fort bien l'espagnol, était l'interprète, il sut glisser des menaces et adressa à ces gens inquiets un discours en « onze » points sur la nécessité de la soumission, l'inutilité du secours anglais, la puissance invincible des forces françaises ; puis il leur fit offrir un dîner à la table du major général (1) et les renvoya, protégés par une escorte de 3,000 hommes, jusqu'aux portes de la capitale (2). Les paroles impériales sont prononcées avec le désir évident d'intimider : il écrit à Joseph : « Il faut faire pendre à Madrid une vingtaine des plus mauvais sujets, envoyer le reste en France, aux galères. Ici j'en fais pendre sept (3)... La cour des alcades a acquitté ou seulement condamné à la prison une trentaine de coquins que Belliard avait fait arrêter ; il faut nommer une commission militaire pour les juger de nouveau et faire fusiller les coupables... La canaille n'aime et n'estime que ceux qu'elle craint, et la crainte de la canaille peut seule vous faire aimer et estimer de toute la

(1) La députation comprenait le comte de Montarco (Conseil d'État) ; Bernard Yriarte (Conseil des Indes) ; marquis de las Amarillas (Conseil de guerre) ; Juste Salcedo (Conseil de la marine) ; don Manuel de Valenzuela (Conseil des finances) ; Manuel Sixte Espinosa (commerce) ; don Marcelino de Pereyra (Alcades de Cour). — Vol. 678, fol. 64.

(2) *Gazette de Madrid*, 27 janvier 1809. — Voir ARTECHE, t. IV, p. 119.

(3) Il usait de clémence plus qu'il n'affecte de le dire : un riche habitant de Valladolid allait être pendu ; on lui apporta sa grâce au pied de l'échelle ; le malheureux, d'abord stupéfait, fit entendre un formidable cri de *Viva el Emperador!* — *Journal des Campagnes* du baron PERCY, p. 476.

nation (1). » Devant l'évêque de Poitiers Mgr de Pradt, il laisse deviner son amertume d'avoir donné à son frère ce pays d'Espagne « plus beau qu'il ne le pensait », mais il estime qu'il lui reviendra; il le partagera alors en plusieurs vice-royautés. En attendant de couper l'arbre, il cueille les fruits et se fait réserver cinquante « beaux tableaux » qui seront pris dans les maisons confisquées ou les couvents (2). Il songe aux Anglais qu'il a quittés sur le chemin de la Corogne et mélancoliquement il livre toute sa pensée à son ministre de la guerre :

J'ai quelquefois regret de n'y avoir pas été moi-même; mais il y a d'ici plus de cent lieues; ce qui m'aurait mis à 20 jours de Paris; cela m'a effrayé, surtout à l'approche de la belle saison, qui fait craindre de nouveaux mouvements sur le continent (3).

Il les craint moins qu'il ne le dit : le sort en est jeté, il marchera contre l'Autriche, et le courrier du 15 janvier n'emporte pas moins de dix lettres à toute la clientèle royale de ses vassaux d'Europe : le prince Eugène, Joseph, Jérôme, le grand-duc de Hesse, les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, le grand-duc de Bade et son fils, le prince Primat, pour leur parler à chacun des « folies » de la cour de Vienne, les inviter, les encourager, les exciter à mobiliser leurs troupes; lui-même est prêt à « recevoir le gant », escorté de 40,000 hommes. Le vainqueur de Rivoli, d Marengo, d'Ulm et d'Austerlitz se demande seulement si à Vienne « on boit l'eau du Danube ou du Léthé ». Comme pour se consoler d'abandonner les opérations militaires d'Espagne, il entre alors dans le menu détail : service des estafettes, des aides de camp, relais de poste, dépôts de fourrages. — Avant tout, on agira en grand secret après son départ qui ne

(1) L'Empereur à Joseph, 12-16 janvier 1809. Recueil LECESTRE.

(2) *Correspondance*, t. XVIII, p. 265.

(3) L'Empereur à Clarke, 13 janvier 1809.

sera pas mis à l'ordre, on prétextera une fugue à Saragosse d'où son retour au plus tard aura lieu sur la fin de février. — Par respect des préséances, Joseph commandera l'armée. A ce dernier même, s'il laisse d'abord entendre ne pas devoir revenir avant l'automne, il dit, sans craindre la contradiction : « Les circonstances m'obligent à aller passer vingt jours à Paris (1) ». Et puis, d'un ton dégagé : « Je crois vous avoir mandé de me conserver la petite campagne de Chamartin et la maison d'habitation telle que je l'ai laissée, afin que je sache où descendre si, un beau matin, je reviens à Madrid (2). »

Sans oser dégarnir la péninsule des maréchaux, sauf Bessières, il va emmener la fleur de ses généraux : Walther, Lasalle, Dorsenne, Bordesoulle, Bron, Lagrange, Gauthier, Puget, Razout, Claparède. Tout est préparé : il peut se mettre en route. Il a attendu, reçu et renvoyé le 16 janvier les députés de Madrid ; le lendemain, dès que le soleil est levé, précédé de Savary, dont il pousse le cheval à la cravache, pendant qu'il enlève le sien à coups d'éperons, galopant à franc étrier, égrenant derrière lui Duroc, le mame-luck Roustan et cinq malheureux guides qui s'essoufflent à le suivre, il parcourt avec audace, célérité et bonheur le chemin que rendent si périlleux les paysans espagnols armés et aux aguets. César et sa fortune ! En cinq heures, sans halte pendant 30 lieues, il arriva ainsi à Burgos, mourant de faim, de froid et de fatigue (3). Il se jeta dans une berline. Puis, d'une traite, avec « une rapidité égale à ses passions » (4), il traverse la France ; le 23 janvier sa voiture franchit les guichets du Carrousel et le canon des Invalides l'apprend aux Parisiens.

(1) L'Empereur à Joseph, 15 janvier 1809. Lettre portée par Montesquiou.

(2) *Id.*, 16 janvier 1809.

(3) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. IV, p. 41. — *Mémoires de Ph. de Ségur*, t. III, p. 826. — *Mémoires du général Thiébauld*, t. IV, p. 280.

(4) A. THIERS, *Consulat et Empire*, t. X, liv. 44.

De son côté, l'adversaire accourait, comme pour un rendez-vous tacite en champ clos : la diligente prévoyance de M. de Metternich lui avait fait quitter brusquement Vienne et voyager jour et nuit afin de regagner son poste ; cet homme avisé, qui ne « voulait pas perdre la chance d'assister à la première audience diplomatique » des Tuileries, était en effet présent au cercle de la Cour, le 24 janvier. Il demeura impassible devant les prévenances dont fut comblé, en remettant ses lettres de créance, le prince Kourakine, ambassadeur extraordinaire d'Alexandre. L'envoyé de l'empereur François dut se contenter de courtes et froides banalités. Il savait à quoi s'en tenir.

Il avait d'abord vu les ministres des Relations Extérieures M. de Champagny et le comte Roumiantsof ; tous deux lui parlèrent de la nécessité pour l'Autriche de reconnaître sans plus tarder le « roi d'Espagne », le premier tint ce discours en termes vagues, le second de façon plus formelle, déclarant qu'à un génie supérieur, tel que celui de Napoléon, « il ne fallait donner aucun sujet de mécontentement et borner à ce soin toute sa politique ». Metternich ne s'était pas trouvé de force à combattre semblable argument, mais ne manquait pas la répartie assez spirituelle de souligner la nomination de Joseph, comme « lieutenant général de son propre royaume », fait bien capable de laisser supposer la réunion de l'Espagne à l'empire français ; au reste il n'avait pas poussé plus loin la controverse. Une longue conversation avec Talleyrand lui donnait meilleur espoir ; plus que jamais le diplomate autrichien voyait en l'ancien évêque d'Autun « un de ces instruments tranchants avec lesquels il est dangereux de jouer », mais dont « il ne faut pas craindre de se servir, parce que c'est l'instrument qui coupe le mieux ». — Le retour de l'Empereur allait lui enlever cette arme des mains.

Devant une volonté qui sait vaincre les éléments, le temps

et la distance, que peut peser un homme? Comme un fétu de paille le torrent va soulever, tordre et rouler en épave le prince de Bénévent. Le samedi 28 janvier, à un « conseil » du matin auquel assistaient avec des ministres tels que l'amiral Decrès et Gaudin, excellents et pacifiques courtisans, l'Archichancelier et le vice-Grand Électeur, l'Empereur, après quelques allusions générales au mauvais esprit des ambitieux et à l'infamie des trahisons, tout à coup marcha sur Talleyrand adossé silencieux à la cheminée, et dans une colère croissante, les yeux allumés, le poing tendu, jeta au visage glacé de l'impassible trompeur les mots les plus violents, les plus âpres, fouettant l'air d'exclamations, sans autre souci que de trouver des épithètes plus injurieuses et des menaces plus foudroyantes :

Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi, vous ne croyez pas en Dieu, vous avez toute votre vie manqué à tous vos devoirs, vous avez trompé, trahi tout le monde; il n'y a pour vous rien de sacré; vous vendriez votre père. Je vous ai comblé de biens et il n'y a rien dont vous ne soyez capable contre moi. Ainsi depuis dix mois vous avez l'impudeur, parce que vous supposez, à tort et à travers, que mes affaires en Espagne vont mal, de dire à qui veut l'entendre que vous avez toujours blâmé mon entreprise sur ce royaume, tandis que c'est vous qui m'en avez donné la première idée, qui m'y avez persévéramment poussé. Et cet homme, *ce malheureux* (il désignait ainsi le duc d'Enghien) par qui ai-je été averti du lieu de sa résidence? Qui m'a excité à sévir contre lui? Quels sont donc vos projets? Que voulez-vous? Qu'espérez-vous? Osez le dire! Vous mériteriez que je vous brisasse comme un verre, j'en ai le pouvoir, mais je vous méprise trop pour en prendre la peine.

L'émoi, la surprise paralysaient les assistants, le regard fixé à terre. Tous n'avaient pas la conscience si nette qu'ils ne pussent penser que leur tour allait venir. Quand le souffle manqua à l'Empereur, un mouvement instinctif poussa vers

la porte ces personnages ahuris; et dans le silence de la fuite, sur les épaules des courtisans, la voix fluette de Talleyrand, retenu en arrière par sa marche boiteuse, glissa cette aigre riposte : « Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé (1)! » La colère rend maladroit par des paroles irréparables; Napoléon le comprit vite et pour équilibrer les choses, après le vent de cette tempête, il modéra la foudre. Duroc se rendit chez Talleyrand lui redemander sa « clef » de grand chambellan; le lendemain, « au lever » du dimanche, M. de Montesquiou, à qui le *Moniteur* ne sut trouver de qualité plus décorative que celle de « membre du corps législatif », fut officiellement désigné pour occuper cette place; il prit ses fonctions et tout fut dit. L'Empereur voulut seulement marquer qu'avec le prince de Bénévent l'intimité domestique était brisée : il lui retirait le droit d'entrer à toute heure dans son cabinet; jamais ils n'auraient plus d'entretiens particuliers. « Il ne pourra plus dire qu'il m'a conseillé ou déconseillé une chose ou une autre », déclarait Napoléon qui mettait dans cette disgrâce une amertume ironique et une coquetterie à ne pas se reconnaître de Mentor (2). — Fouché profita de l'excès même de l'algarade subie par son « compère »; il prit le vent, se défendit en dessous, se fit le partisan déclaré de la guerre, parut nécessaire, resta et fut épargné (3).

Napoléon avait d'autre souci que de frapper des gens rendus inoffensifs, du moins le croyait-il, parce qu'ils étaient

(1) Ses *Mémoires* sont plus discrets : « Je devais donner à ma manière de vivre un air d'indifférence et d'inaction, qui n'offrit point la moindre prise aux soupçons continuels de Napoléon. A différentes reprises il me montra une grande animosité et me fit plusieurs fois publiquement des scènes violentes. » (T. II, p. 5.)

(2) Conversation de l'Empereur avec Roederer, 6 mars 1809. ROEDERER, *Œuvres*, t. III, p. 540.

(3) PASQUIER, *Histoire de mon temps*, t. I, p. 356. — MADELIN, *Fouché*, t. II, p. 87.

découverts. Les armements continués de l'Autriche offraient des dangers plus sérieux. Vers elle il tourna sa colère, toujours avec cette affectation de mépris dont il couvrait l'adversaire, il disait à Roumiantsof : « Elle veut un soufflet ; je m'en vais le lui donner sur les deux joues (1). » Il s'indignait de ses « fanfaronnades », et lui-même s'y oubliait, écrivant à son frère Jérôme : « Si l'empereur François fait le moindre mouvement hostile, il aura bientôt cessé de régner. Voilà qui est très clair. »

A de grands préparatifs guerriers, il souhaitait passionnément de joindre l'appui moral de la Russie. A Paris Roumiantsof et Kourakine rivalisaient de courbettes, et réciproquement recevaient l'accueil le plus empressé : l'intimité s'affichait, les conversations étaient journalières, les galanteries incessantes, les cadeaux prodigués. A Saint-Pétersbourg, le Tsar embarrassé demeurait plus réservé ; il n'était pas insensible aux arguments de la Cour de Vienne, à la visite plus intime des souverains prussiens ; il se gardait d'épouser en face de l'Europe la nouvelle querelle napoléonienne d'autant que la dernière chance d'une conférence d'entente avec l'Angleterre s'évanouissait en ce même temps. Londres s'appuyait sur la Suède et mettait à profit les révolutions de palais à Constantinople pour s'immiscer avantageusement dans l'anarchie ottomane. Alexandre voulait terminer en Finlande et commencer en Turquie, tandis que Napoléon prétendait achever en Espagne. Cette diversité d'intérêts aurait dû l'alarmer ; elle l'excitait, car il était gros joueur et la guerre est le jeu des dieux (2). Plus la difficulté

(1) *Archives de Saint-Pétersbourg.*

(2) « L'obsession d'un désastre que l'on risque, l'inexprimable effervescence de la victoire, les vicissitudes gigantesques du triomphe et de la défaite, le tumulte, la frénésie, le divin transport, le mépris même de l'humanité et de tout ce qui la touche, vie, propriété et bonheur, l'angoisse des agonies, l'horreur des morts, toutes les émotions violentes, portées au comble, ne semblent

devient pesante, plus son génie prétend déployer ses ailes, et de cette Espagne rivée à son talon comme un boulet, ce n'est plus le concours qu'il convoite, c'est la possession même qu'il souhaite d'exiger. Il envoie le sénateur Rœderer, qui a l'oreille de Joseph, porter des ordres à son frère. Elle est instructive cette conversation du 11 février dans le cabinet des Tuileries; sous la lueur discrète des bougies, dans le tête-à-tête confidentiel de la nuit, il ouvre son âme : des promesses de Bayonne, nul souci : « Depuis, les choses ont bien changé, dit-il, j'ai conquis ce pays-là. Il ne s'agit plus de stipulation d'intégrité ni de conventions, il faut que le pays soit français, que le gouvernement soit français (1). »

Illusion, erreur, faute capitale qui dominera tous les désastres qui attendent jusqu'à la fin l'action de Napoléon de l'autre côté des Pyrénées. En déchainant l'amour-propre national contre l'envahisseur, l'opposition est rendue irréductible et la guerre éternelle. Son dessein, exécuté par des moyens iniques, avait commencé avec des vues plus sages, lorsqu'il prétendait, averti par Talleyrand, reprendre les traditions des Bourbons de France sur leurs cadets d'Espagne. Louis XIV qui était un roi, et point un *Imperator*, ne s'y était pas trompé : il avait pu implanter la dynastie de son petit-fils et valoir à la France l'alliance de ses voisins par le procédé contraire : assurer l'influence des Français à Madrid, point leur domination directe. Disant adieu à ses premiers « rêves ambitieux et magnanimes », il avait compris la nécessité de renoncer à une ingérence personnelle dans les

pas seulement élever l'homme pour un moment au-dessus des autres créatures : elles constituent une vie intense que les nerfs humains ne peuvent longtemps soutenir. Le caractère de Napoléon fut profondément affecté par ce jeu de la guerre. L'étoile de sa destinée qui tenait tant de place dans ses pensées n'était que la chance du joueur dans de colossales proportions. » — Lord ROSEBERY, *la Dernière phase*, p. 298.

(1) ROEDERER, t. III, p. 536.

affaires intérieures de la péninsule, se contenter de maintenir l'accord politique entre les deux gouvernements et faire de la séparation des deux monarchies la base fondamentale de leur droit public (1). Mais Napoléon estimait bien surannée la politique de Louis XIV; dans le rapprochement il s'accordait de haut la supériorité et ne venait-il pas de recommander à Fouché (2) de faire insérer dans les journaux des articles pour établir le parallèle avantageux de la France de 1809 sur la France de 1709, l'année du « grand hiver ».

Son dernier mot est un joyeux défi à la Fortune : « Je laisse à Joseph mes meilleures troupes et je m'en vais à Vienne, seul avec mes petits conscrits, mon nom et mes grandes bottes! (3) » En effet Eckmühl, Essling, Wagram vont glorieusement répondre à la splendeur de cette audace. Mais l'entreprise injuste, fatale aux intérêts de la France, maintient, plus que tout le reste, contre l'Empereur la crainte la jalousie, la haine de l'Europe dont l'Autriche n'est que le champion et l'Espagne le héraut sonore.

« En vain s'insurgeant contre les conséquences de sa faute, Napoléon s'efforce-t-il une dernière fois de leur échapper; il les retrouve partout devant lui et ne réussira plus à les écarter de son chemin. La guerre qu'il a suscitée le précipite dans celle qu'il souhaite d'éviter, et l'acte fatal qui a faussé toute sa politique, le mettant aux prises avec les difficultés auxquelles il n'est plus de solution pacifique et normale, le condamne partout à poursuivre, à vouloir, à exiger l'impossible (4). »

(1) Alfred BAUDRILLART, *Philippe V et la cour de France*.

(2) L'Empereur à Fouché. — Valladolid, 13 janvier 1809.

(3) Conversation avec Rœderer, 6 mars 1809.

(4) Albert VANDAL, *Napoléon et Alexandre*, t. II, chap. II.

## APPENDICES

---

### I

#### INSTRUCTIONS DE TALLEYRAND A BEAUHARNAIS

23 avril 1806.

S. M. l'Empereur vient, Monsieur, de vous nommer son ambassadeur à Madrid. La cour où vous allez résider est, depuis longtemps, alliée de la France. Depuis un siècle, il n'y a eu qu'une guerre entre les deux souverains et quoique les liens de famille ne subsistent plus, la cause des deux états est si particulièrement liée, principalement contre l'Angleterre, qu'aucune circonstance ne doit affaiblir cette alliance. Depuis le traité qui unit les deux cours, l'Espagne a eu ses vicissitudes, mais il n'est aucune perte que la constance et le courage ne puissent réparer. Vous avez, Monsieur, à maintenir l'Espagne dans le système adopté jusqu'ici d'unir tous ses efforts à ceux de la France et à les tourner plus particulièrement vers la marine...

[Que l'ambassadeur mette tous ses efforts à faire reprendre l'activité des ports.]

Ce n'est pas de ses troupes de terre que l'Espagne doit s'occuper. Sur le continent elle n'a rien à craindre : la France couvre au nord ses frontières; le Portugal désire la paix avec elle. Mais son plus pressant intérêt est de recouvrer une marine, d'assurer ses communications avec ses colonies des deux Indes, de concourir à tous les plans d'opérations navales qui pourront être formés contre l'ennemi commun. Chaque jour porte de nouveaux coups à celui-ci : tous les ports d'Allemagne, tous les ports d'Italie lui sont fermés, plus de la moitié de l'Europe a rejeté son commerce; c'est dans son île et aux extrémités du monde que sont reléguées

ses ressources. Aujourd'hui les alliances de la France ont pris une étendue également propre à faciliter la paix continentale et la paix maritime. La Prusse s'est unie à la France, nous n'avons sur la ligne du Rhin et au nord de l'Allemagne que des alliés; vous savez combien la paix du midi de l'Europe est affermie par les nouveaux arrangements pris en Italie, et, s'il en est quelques-uns auxquels l'Espagne ne s'habitue pas encore, l'intérêt d'État, qui doit être plus fort que tous les autres, lui en fera reconnaître la nécessité. Naples avait rompu trois fois ses traités de paix avec la France... Vous saurez au reste que la cour de Madrid ne peut donner à celle de Naples aucun véritable regret. Malgré les liens du sang, elles ne s'aimaient point; la reine de Naples surtout était à Madrid un objet de haine; mais bien avant ce temps, les deux cours avaient séparé leurs intérêts : en 1761, Naples avait refusé d'entrer dans le pacte de famille, elle avait cessé d'être Espagnole pour appartenir à la maison d'Autriche...

N'ayant point de note à présenter sur les événements de Naples, vous aurez, dans toutes vos conversations, à montrer les changements qui s'y sont opérés, comme irrévocables, et à faire remarquer la différence des procédés de la France envers Naples, qui l'avait constamment offensée et envers la Toscane qui lui a toujours témoigné, qui en a toujours obtenu amitié et confiance. S. M. l'Empereur rend l'amitié pour l'amitié; elle a dû à sa dignité de reconnaître différemment des dispositions contraires.

Cherchez à maintenir celles que continue de nous témoigner la cour de Madrid et rapprochez-vous, dans cette vue, des hommes qui ont le plus d'influence. Vous savez toute la faveur dont ne cesse de jouir le prince de la Paix; grande autorité militaire, ascendant dans les conseils, bienveillance et confiance des souverains, il a tout ce qui peut lui conserver la direction des affaires, et il peut d'autant mieux concourir à consolider l'union des deux puissances qu'il paraît convaincu de la communauté de leurs intérêts, et qu'il a pour faire prévaloir ses vues, assez d'activité dans l'esprit, assez d'ardeur dans le caractère. Son influence ne tient point à ses places; elle est d'autant plus étendue qu'elle a quelque chose d'indéterminé. Le prince de la Paix ne figure pas au nombre des autorités; mais il les domine toutes.

Mes lettres vous instruiront successivement des affaires que vous aurez à traiter, la meilleure manière de les terminer est de n'inspirer à la cour que des dispositions favorables, et V. Excellence doit être déjà connue à Madrid par la correspondance du gouvernement d'Étrurie; elle a donc lieu de présumer que S. M. C.

sera prévenue en sa faveur, prévention qui ne peut qu'être utile au succès de sa mission.

ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. *Espagne*, vol. 669, fol. 408-411.

---

## II

LE PRINCE DE LA PAIX NOMMÉ GRAND AMIRAL  
ET ALTESSE SÉRÉNISSIME*Cédule de Charles IV.*

... Afin que vous puissiez librement employer les forces maritimes qui sont suffisantes à la défense de mes domaines d'Espagne et d'Amérique, et seconder les vues de mon allié l'Empereur de France, je déclare que vous entriez en jouissance des mêmes pouvoirs et des mêmes facultés dont furent investis et sous le même titre de généralissime ou celui de capitaine ou gouverneur général de mer et amiral général, les sérénissimes don Juan d'Autriche, fils du roi don Carlos I<sup>er</sup>, le second don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV, et l'infant don Philippe mon bien-aimé oncle et beau-père.... En vous conférant en outre le titre de protecteur du commerce maritime de tous mes sujets d'Espagne et d'Amérique, ma volonté est que vous ayez le commandement général de toutes ces dites forces, vaisseaux, frégates et tous mes autres bâtiments réunis ou séparés, des officiers et équipages, à ce que vous pourvoyez, en mon nom, à tout ce que vous jugerez plus avantageux et nécessaire... Que vous exerciez de même envers mes sujets employés sur tous les bâtiments de mon armée navale et flotte marchande, toute la juridiction suprême, civile, criminelle, haute, basse, pure et mixte que je pourrais exercer moi-même; que vous puissiez donner des commissions à votre choix à une ou plusieurs personnes pour qu'en votre lieu et place, et en mon nom, elles puissent instruire toutes causes judiciaires et contentieuses.

... J'ordonne qu'il soit créé un conseil sous le nom de Conseil d'amirauté, dont vous serez le président... Pour remplir ces différentes places, vous me proposerez des sujets dont le mérite a été reconnu... Je vous autorise en attendant à donner tous les ordres que vous jugerez nécessaire à mon service, lesquels revêtus de votre signature et celle du Secrétaire de l'amirauté devront être

exécutés ponctuellement et sans aucune exception par tous les individus auxquels vous les adresserez.

Je déclare en outre que pour conserver l'éclat de la haute dignité de généralissime de mes armées de terre et d'amiral général de mes forces maritimes dans tous mes domaines, qu'en considération de vos services extraordinaires et des qualités distinguées de votre personne, — j'ordonne que de bouche et par écrit, il vous soit donné le titre d'Altesse Sérénissime avec toutes les prérogatives, droits, honneurs, immunités, franchises correspondantes à une dignité aussi marquante; enfin j'ordonne à tous mes conseils, chancelleries, audiences, tribunaux de mes royaumes, vice-rois, capitaines généraux, officiers généraux et subalternes de la marine, à toutes mes forces maritimes et autres personnes de quelque qualité, prééminence et dignité que ce puisse être dans mes états, d'obéir, exécuter et respecter vos ordres, en tout ce qui est relatif à mon service, comme à moi-même; que les ministres et bureaux de la marine vous fournissent tous les renseignements nécessaires pour tout connaître et disposer de la manière que vous jugerez le plus convenable à cet effet, ma volonté étant que vous soyez investi de tous les droits et prérogatives attachés à l'amirauté générale d'Espagne...

13 janvier 1807.

### III

#### MARIAGE DE FERDINAND

##### *Lettre du prince des Asturies à l'Empereur.*

SIRE,

La crainte d'incommoder V. M. I. et R. au milieu de ses exploits et des affaires majeures qui l'entourent sans cesse, m'a empêché jusqu'ici de satisfaire directement le plus vif de mes desirs, celui d'exprimer, au moins par écrit, les sentimens de respect, d'estime et d'attachement que j'ai voués à un héros qui efface tous ceux qui l'ont précédé et qui a été envoyé par la Providence pour sauver l'Europe du bouleversement total qui la menaçait, pour affermir les trônes ébranlés et pour rendre aux nations la paix et le bonheur. Les vertus de V. M. I., sa modération, sa bonté même envers ses plus injustes et implacables ennemis;

tout me faisait espérer que l'expression de ces sentimens en serait accueillie comme l'effusion d'un cœur rempli d'admiration et de l'amitié la plus sincère.

L'état où je me trouve depuis longtems, et qui ne peut échapper à la vue perçante de V. M. I., a été jusqu'à présent un second obstacle qui a arrêté ma plume prête à lui adresser mes vœux; mais plein d'espérance de trouver dans la magnanime générosité de V. M. I., la protection la plus puissante, je me suis déterminé non-seulement à lui témoigner les sentimens de mon cœur envers son auguste personne, mais à l'épancher dans son sein comme dans celui du père le plus tendre. Je suis bien malheureux d'être obligé, par les circonstances, à cacher comme un crime une action si juste et si louable; mais telles sont les conséquences funestes de l'extrême bonté des meilleurs rois.

Rempli de respect et d'amour filial pour celui à qui je dois le jour et qui est doué d'un cœur le plus droit et le plus généreux, je n'oserais jamais dire qu'à V. M. I. ce qu'elle connaît mieux que moi, que ces mêmes qualités si estimables, ne servent que trop souvent d'instrumens aux personnes artificieuses et méchantes pour obscurcir la vérité aux yeux des souverains, quoique si analogue à des caractères comme celui de mon respectable père.

Si ces mêmes hommes qui, par malheur, existent ici, lui laissaient connaître à fond celui de V. M. I. comme je le connais, avec quelle ardeur ne souhaiterait-il pas de serrer les nœuds qui doivent unir nos deux maisons! Et quel moyen plus propre pour cet objet que celui de demander à V. M. I. l'honneur de m'allier à une princesse de son auguste famille? C'est le vœu de tous les sujets de mon père, ce sera aussi le sien; je n'en doute pas, malgré les efforts d'un petit nombre de malveillans, aussitôt qu'il aura connu les intentions de V. M. I., c'est tout ce que mon cœur désire; mais ce n'est pas le compte de ces égoïstes perfides qui l'assiègent, et ils peuvent, dans un premier moment, le surprendre. Tel est le motif de mes craintes.

Il n'y a que le respect de V. M. I. qui puisse déjouer leurs complots, ouvrir les yeux à mes bons, à mes bien-aimés parens, les rendre heureux et faire en même tems le bonheur de ma nation et le mien. Le monde entier admirera de plus en plus la bonté de V. M. I., et elle aura toujours en moi un fils le plus reconnaissant et le plus dévoué.

J'implore donc, avec la plus grande confiance, la protection paternelle de V. M. I., afin que non-seulement elle daigne m'accorder l'honneur de m'allier à sa famille, mais qu'elle aplanisse toutes les difficultés, et fasse disparaître tous les obstacles qui

peuvent s'opposer à cet objet de mes vœux. Cet effort de bonté de la part de V. M. I. m'est d'autant nécessaire, que je ne puis de mon côté en faire le moindre, puisqu'on le ferait passer peut-être pour une insulte faite à l'autorité paternelle, et que je suis réduit à un seul moyen, à celui de me refuser, comme je le ferai avec une invincible constance, à m'allier à toute personne que ce soit, sans le consentement et l'approbation positive de V. M. I., de qui j'attends uniquement le choix d'une épouse.

C'est un bonheur que j'espère de la bonté de V. M. I., en priant Dieu de conserver sa précieuse vie pendant de longues années.

Écrit et signé de ma propre main et scellé de mon sceau, à l'Escurial, le 11 octobre 1807.

De V. M. I. et R.

Le très affectionné serviteur et frère,

FERDINAND.

#### IV

#### INSTRUCTIONS DE CHAMPAGNY A BEAUHARNAIS

28 octobre 1807.

... Vous profiterez de toutes les ouvertures qui vous seront faites, en les écoutant, les discutant, et laissant entrevoir qu'un accommodement est encore possible si le Portugal reçoit les troupes françaises comme auxiliaires. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne devez faire aucune promesse positive, encore moins prendre le plus léger engagement. C'est cette heureuse illusion de la paix que vous aurez à entretenir pour faciliter les succès de notre armée et la capture de la flotte portugaise. A ces effets, vous devez donc déclarer que vous n'avez pas les pouvoirs nécessaires pour arrêter la marche du général Junot, mais que vous êtes autorisé à écrire à ce général d'entrer à Lisbonne sans commettre d'hostilité, pourvu que le Prince Régent n'en ordonne aucune, que ses troupes n'en commettent pas et qu'elles soient dispersées dans leurs différentes garnisons de manière à ne donner aucune inquiétude... Vous ferez comprendre au prince de la Paix l'importance de s'emparer de la flotte portugaise. *De son côté le prince doit dire que l'armée française ne peut séjourner en*

*Espagne, que cela est trop contraire aux intérêts de son souverain, qu'elle doit presser sa marche et qu'on ne peut s'arranger qu'à Lisbonne.*

L'intention de l'Empereur est que vous ne signiez aucun acte, que vous n'écriviez rien s'il est possible. Cependant, si le succès de cette mesure tenait à une lettre de vous, vous devez l'écrire, mais dans le sens que cette dépêche vous indique.

*Espagne, vol. 672, fol. 219-220.*

---

V

RAPPORT DE M. DE TOURNON A L'EMPEREUR

20 décembre 1807.

En arrivant à Bayonne, je me suis rendu chez M. le g<sup>l</sup> Dupont, qui n'étant dans cette ville, que depuis deux jours, n'a pu me donner sur l'Espagne, que des renseignements très incertains; il avait envoyé un off<sup>er</sup> du côté de Bilbao et de St-Sébastien, et un second à Pampelune; il attendoit leurs rapports. Je suis arrivé le 26 9<sup>bre</sup> à Madrid, le 27 M. de Beauharnois me conduisit à l'Escurial, le Roi nous accorda une audience pour 6 heures du soir du même jour, la Reine étoit avec S. M. I. lorsqu'elle nous reçut; j'eus l'honneur de remettre au Roi, la lettre de l'Empereur, et de lui dire que j'avois ordre de mon souverain, d'en attendre la réponse, le Roi et la Reine dans cette audience parlèrent beaucoup de leur attachement pour l'Empereur. J'avois été voir dans la journée la bibliothèque de l'Escurial et j'y avois rencontré M. le prince des Asturies qui s'y trouvoit avec plusieurs off<sup>rs</sup> et plusieurs moines, S. A. R. parut du dernier embarras, en apprenant qui j'étois et sortit quelques minutes après en me saluant avec beaucoup de bienveillance. Quelques heures avant mon départ de Madrid on est venu chez moi de la part du prince des Asturies, pour me prier de mettre ses respects aux pieds de l'Empereur, et pour me témoigner ses regrets de n'avoir pu me parler dans la bibliothèque, où il n'avoit osé m'entretenir, à cause des circonstances où il se trouvoit. Le 29, je fus avec M. de Beauharnois chez M. le prince de la Paix, le 30 je reçus la réponse du Roi, après avoir passé 5 jours à Madrid, j'en suis

parti dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2<sup>x<sup>bre</sup></sup> et suis retourné en France par Valence, Tortose, Tarragone, Barcelonne, Figuières et Perpignan.

A Bayonne j'avais appris par les nouvelles d'Espagne, que l'opinion était tout à fait en faveur de M. le prince des Asturies, que M. le prince de la paix y était généralement détesté et qu'on ne regardoit la conspiration que comme une invention du généralissime. Je pris à Bayonne des lettres de recommandation pour Vittoria et Burgos, je trouvois dans ces deux villes, ainsi que sur toute ma route jusqu'à Madrid, en passant par Aranda de Duéro, que les malheurs de M. le prince des Asturies l'avoient rendu l'idole de la nation, que le prince de la paix en étoit regardé comme le tyran et le partisan des Anglois, je trouvois chez les Castellans de l'enthousiasme pour l'Empereur et les français.

En arrivant à Madrid je trouvois une opinion plus prononcée en faveur de M. le prince des Asturies, et la haine contre le prince de la paix plus forte encore que dans les provinces. Toutes les classes le détestent, et l'accusent d'être l'ennemi de leur pays, les grands, la noblesse, le clergé, les nég<sup>ts</sup>, le peuple, ne voient en lui que l'opprobre de la nation, j'ai été à même de consulter l'opinion de toutes les classes, j'ai trouvé dans toutes les mêmes sentiments. Connaissant par moi-même l'esprit qui animoient la Biscaie, les deux Castilles et la capitale, et des rapports auxquels je devois ajouter foi m'ayant fourni sur l'Arragon, la Navarre des renseignements positifs sur le bon esprit qui animoient ces deux provinces, je crus qu'il convenoit à ma mission de retourner en France par le Royaume de Valence. J'ai trouvé partout le même enthousiasme pour le prince des Asturies et la même haine pour le prince de la paix, le même esprit animé Barcelonne et la Catalogne. Dans tout le royaume de Valence, l'Arragon et la Catalogne, l'opinion qui avoit toujours été jusqu'à présent contre les français a changé totalement depuis les derniers événements. Tous les yeux sont tournés vers l'Empereur. L'Espagne dans ses malheurs regarde Sa Majesté Impériale comme le seul appui qui puisse la sauver, on ose espérer qu'il daignera prendre le prince des Asturies sous sa protection, lui choisir une femme, et délivrer l'Espagne de la tyrannie qui l'opprime.

*Le prince de la Paix.* — J'étois bien aisé de voir M. le Prince de la paix, et de chercher à démêler les sentiments de cet homme qui depuis 17 ans gouverne l'Espagne avec un despotisme dont on n'a aucune idée hors de la péninsule. On ne peut lui refuser quelqu'ombre de talent, mais en l'évaluant à sa juste valeur on peut dire avec vérité, que l'astuce, la souplesse et l'intrigue composent tout son mérite. J'ai été frappé de son peu de

tenue, de son air embarrassé et de trouver en lui tout ce qui caractérise l'homme tout à fait médiocre, je ne crains pas d'avancer qu'il ne possède aucune des connoissances nécessaires pour occuper avec quelque gloire le poste éminent auquel il est parvenu, il n'a aucune connoissance en diplomatie, il n'est pas plus fort pour les affaires de l'intérieur; on ne peut se faire une idée de l'état de délabrement où se trouve l'Espagne. On n'a fait sous ce règne aucun établissement avantageux; il faut en excepter le port de Tarragone qui a été construit sur des plans présentés sous Charles III; les finances sont anéanties, les *vales* perdent 50 0/0, les pensionnaires de l'état, arriérés de 7 mois, tous les genres de service en souffrance, l'Espagne est au dernier degré d'anéantissement, le prince rempli de morgue avec tout ce qu'il ne craint pas, est bas avec celui que sait lui inspirer la moindre crainte, d'une sordide avarice, tous les moyens lui sont bons pour satisfaire cette passion, on ne peut évaluer ses richesses, soit en terres qu'il a achetées, soit en concessions qui lui ont été faites par le Roi, soit en lingots, il dispose de toutes les finances sans en rendre compte, n'a aucune représentation, passe sa vie avec une fille de concierge du Buen Retiro à Madrid, il en a plusieurs enfants, le Roi a fait cette femme Comtesse de Castille (1) : ce qu'il y a de vraiment étonnant c'est que dans 17 ans de puissance absolue, le prince n'aie pas eu l'adresse de se faire plus de partisans.

*Le roi d'Espagne.* — Le Roi d'Espagne est un honnête homme, très borné, qui a une confiance entière dans la Reine et dans le prince de la Paix; cependant l'administration de ce prince commence à lui paroître pesante; mais il est incapable de prendre un parti, il ne s'occupe d'aucune affaire, la Reine lui a persuadé que la chasse étoit nécessaire à sa santé, et il chasse deux fois par jour quelque temps qu'il fasse, le matin depuis 9 heures jusqu'à midi, le soir depuis 2 h. jusqu'à 5.

*La reine d'Espagne.* — La Reine d'Espagne a de l'esprit mais c'est tout à fait un esprit d'intrigue; elle s'est totalement emparée de la confiance du Roi qui la croit la femme la plus vertueuse de son Royaume. C'est elle qui a fait la fortune du Prince de la Paix, qui s'en soucie fort peu actuellement, elle le sert auprès du Roi, de tout son pouvoir parce qu'il lui donne de l'argent; on dit qu'il a trouvé le moyen dans le temps de leurs amours de se faire donner un écrit de sa main qui la met tellement dans sa dépendance qu'elle n'a plus d'option, on dit qu'elle est aussi lassée de

(1) Comtesse de Castelfiel.

son despotisme, mais qu'elle ne peut lui être contraire, joint à ce qu'elle a toujours besoin de lui pour subvenir à toutes ses dépenses, on ne peut se faire une idée de ses débauches, c'est la Messaline de son siècle.

*Le prince des Asturies.* — M. le prince des Asturies a 23 ans, est d'un extérieur agréable, le genre de vie que mènent les Infants d'Espagne n'est pas propre à le faire bien connaître; il a eu une assez bonne éducation dirigée par un ecclésiastique d'origine française, on lui accorde de l'âme et de l'élévation dans les sentiments il est d'un caractère assez faible, et sent très bien combien son éducation eut pu être meilleure. Le prince de la Paix a cherché constamment à éloigner de lui, tout ce qui avoit une certaine valeur.

*Dom Carlos.* — Dom Carlos, second Infant, âgé de 19 ans a montré beaucoup de fermeté dans ces dernières circonstances, surtout dans ses réponses au président du Conseil de Castille, il est fort attaché à son frère, le prince des Asturies.

*Dom Francisque.* — Dom Francisque est le 3<sup>e</sup> infant, il est âgé de 13 ans, on le regarde généralement comme fils de la Reine et du Prince de la Paix à qui il ressemble beaucoup. C'est tout à fait un enfant.

*Armée espagnole.* — L'armée espagnole est composée d'environ 75,000 hommes sans compter les milices qui peuvent être évaluées à 30,000 hommes. Elles n'ont point encore reçus (*sic*) d'ordre pour la plupart et il leur faut toujours au moins trois mois pour se réunir, en portant à 45,000 h. les armées espagnoles en Hannovre et en Portugal, il restera 30,000 h. répartis dans le royaume.

*Places.* — Les places de St-Sébastien et de Fontarabie tombent en ruine. Les places de la Catalogne sont tout à fait sur le pied de paix; quant à Pampelune je m'en suis rapporté au g<sup>l</sup> Dupont qui y a envoyé un off<sup>er</sup>.

*Gouverneurs.* — Le C<sup>dt</sup> de Biscaie n'est point encore nommé depuis que dom Benito est nommé inspecteur (1). Le maréchal de camp Antonio C<sup>dt</sup> de Guipuzcoa a été fait ministre de la guerre (2). On croit que M. Devit, homme du prince de la Paix aura le commandement des provinces de Biscaie, Guipuzcoa et d'Alava.

*Arragon.* — Le vice-roi d'Arragon Juan de Guillarmo (3) vieil-

(1) Benito San Juan.

(2) Antonio Olaguer Felin.

(3) Jorge Juan de Guillelmi.

lard instruit est mené par François de Vacco (1) sur lequel on ne peut compter.

Le C<sup>d</sup> en second Charles Maury (2) Lt. gl. homme de mérite ainsi que le Lt. du Roi Vicenti Buctaminte (3).

*Navarre.* — Le duc de San Carlos après avoir été obligé de donner sa démission de grand maître de la maison du Roi, fut envoyé en qualité de vice-roi en Navarre, où il étoit adoré, il est maintenant détenu à Pampelune depuis les derniers évènements. Il a pour successeur le gouverneur de Barcelonne, homme dur qui y étoit détesté.

*Catalogne.* — Le C<sup>te</sup> de Santa Clara vice-roi a été destitué et appelé au Conseil de Castille ce qui est tout à fait une retraite, c'est un homme nul, il est remplacé par le C<sup>te</sup> Espalette de Verre (4). On ne peut concevoir cette nomination, le C<sup>te</sup> est l'ennemi du prince de la Paix. Il a été anciennement exilé, emprisonné, et destitué de gouverneur du Conseil de Castille.

*Nouvelle Castille.* — Dom François Negreto (5), fils du C<sup>te</sup> de Campo de Alange, est vice-roi de la Nouvelle Castille, il est entièrement dévoué au prince de la Paix.

*Valence.* — Le vice-roi s'appelle Ischierdos (6), c'est un homme d'un certain âge dont la femme s'occupe à thésauriser.

*Résidences royales.* — La Cour va à Aranjuez dans les 1<sup>ers</sup> jours de janvier, et y reste jusqu'aux derniers jours de juin, elle se rend alors à Madrid y passe jusques dans le courant d'aoust, demeure de cette époque au 1<sup>er</sup> 8<sup>bre</sup> à St-Yldephonse, et les 3 derniers mois de l'année à l'Escurial.

*Conspiration du prince des Asturies.* — Rien ne peut donner une idée plus juste de l'administration du prince de la Paix, que cette prétendue conspiration de M. le prince des Asturies. Il en a été question 2 h. après le départ de M. de Turenne; le prince de la Paix fit semer par ses agents qu'elle avait été découverte par une main puissante et amie qui en avoit donné avis, on ne déguisoit pas qu'on vouloit parler de l'Empereur, et que l'objet de la mission de M. de Turenne y avoit rapport. Cette nouvelle absurde trouva cependant dans le peuple des gens qui y ajoutèrent foi,

(1) Francisco Vaca.

(2) Carlos Mori.

(3) Vicente Bustamente, lieutenant du roi à Saragosse.

(4) Comte Ezpeleta de Veyre.

(5) Francisco Xavier de Negrete.

(6) Sans doute le lieutenant-général don Domingo Isquierdo, membre du Conseil suprême de la guerre; mais le vice-roi de Valence et Murcie étoit le comte de la Conquista.

mais les hommes sages ne purent y croire un seul instant. La masse du peuple bientôt détrompée changea du tout au tout, le prince des Asturies malheureux devint son idole, l'Empereur son espoir, et le prince de la Paix fut tout à fait dépopularisé.

Le prince des Asturies fut mis aux arrêts au moment où l'on donna avis au public de cette conspiration. Ses papiers furent saisis, on dit qu'on y trouva des brouillons de lettres à l'Empereur. La Reine se permit de fouiller elle-même son fils, on fit arrêter à Pampelune le duc de San Carlos, le duc de l'Infantado fut conduit à l'Escurial, ses papiers saisis, un ancien précepteur du prince des Asturies fut enfermé, on fut chercher à Cadix un ancien maître d'arithmétique du prince qu'on incarcéra ainsi que deux officiers de sa maison. L'héritier de la couronne montra de la fermeté et de la dignité dans cette circonstance, don Carlos parla avec énergie au président du conseil de Castille, et lui dit qu'il répondoit sur sa tête de ce qui arriveroit au Prince des Asturies, qu'il n'avoit pas le droit de le juger, que ce droit appartenoit aux Cortès seuls. Cependant le Gouvernement adressa aux vice-rois et gouverneurs des relations de la conspiration qui furent affichées partout et lues à la tête des régimens. Citoyens et soldats en furent également indignés et nommèrent Godoi comme en étant l'auteur. On fit chanter à Madrid un *Te Deum* en action de grâces de la découverte de la conspiration. Tous les grands d'Espagne furent invités à s'y trouver, 4 seulement y assistèrent; c'est alors que parurent les lettres de M. le Prince des Asturies au Roi et à la Reine, il fut remis en liberté, on changea toute sa maison et il fut obligé de manger avec la Reine. Le Roi pendant tous ses évènements n'en fût pas moins à la chasse, comme à son ordinaire; j'ai vu des personnes qui m'ont assuré que le Roi n'avoit su la conspiration que plusieurs jours après qu'elle eut éclaté, et qu'il s'en étoit plaint amèrement. Ces mêmes personnes pensoient que le prince des Asturies n'étoit point l'auteur des deux lettres au Roi et à la Reine qui ont passés sous son nom, mais je n'ai point assez de preuves pour présenter cette opinion comme certaine.

Ce qu'il y a de constant c'est que le Prince de la Paix avoit dirigé cet événement pour perdre M. le Prince des Asturies et qu'au contraire il l'a rendu cher à la nation, tandis qu'il lui a fait perdre le peu de faveur populaire qu'il pouvoit avoir.

*Conclusion.* — L'Espagne est dans un moment de crise, elle attend son sort de l'Empereur. Elle le regarde comme son seul appui, elle le regarde comme le protecteur du prince des Asturies qui est tout son espoir. J'ignore s'il entre dans la politique de l'Empereur d'accorder sa protection à ce jeune prince et de faire

finir le règne du prince de la paix qui ne peut être regardé que comme un suppot des Anglois (1) sur qui on ne peut pas compter, témoin sa proclamation de l'hiver dernier et les propos indéceus qu'il se permet tous les jours.

J'ose supplier qu'il me soit permis de parler avec la franchise qui me caractérise, elle est fondée dans mon dévouement pour la gloire de mon maître, j'ai dit ce que j'ai vu, je dirois ce que je pense. Il n'y auroit aucun avantage pour la France, de soutenir le prince de la Paix et jamais on ne pourroit avoir de garantie sur sa fidélité, à moins de lui accorder des avantages qui ne seroient point compatible peut-être avec la gloire de l'Empereur. Quoique je sache très bien que Sa Majesté Impériale est certaine de faire pencher la balance qu'elque parti qu'elle prenne, cependant j'observerai que la nation espagnole est tellement opposée au prince de la Paix qu'il faudroit bien longtemps pour la faire changer de sentiments.

En protégeant au contraire le prince des Asturies, l'Empereur se fait à jamais des partisans zélés de toute la nation espagnole; elle n'est point à dédaigner quoiqu'aujourd'huy courbée sous un despotisme révoltant, à la moindre leur d'espoir on trouveroit en elle des sentiments généreux; l'Espagne est, je le répète, dans un moment de crise il faut en la dirigeant la faire tourner à son avantage, la nation française en recueillera tout le fruit, mais il ne faut pas en perdre l'instant, les moments sont précieux.

Dans cette hypothèse je penserois qu'il seroit utile d'envoyer à l'ambassadeur de France à Madrid une note très pressente pour qu'il intervint dans l'affaire des ducs de L'infantado et de San Carlos, que cette note fût tellement pressente que la Cour de Madrid ne put avoir aucun prétexte pour refuser leur sortie, il seroit alors nécessaire qu'on fit circuler soit à Madrid soit dans les provinces qu'ils doivent leur liberté aux bontés de l'Empereur. Cette démarche feroit un excellent effet, ces deux seigneurs étant fort aimés, ce sont des hommes de valeur, surtout le duc de l'Infantado; la protection que Sa Majesté leur auroit accordé seroit pour la nation espagnole un garent de l'intérêt que l'Empereur daigne prendre à son sort. Pendant ce temps, il faudroit envoyer 15000 hommes à Valladolid qui pourront au moment d'agir pousser une avant-garde jusqu'à Valdestillas éloigné de 8 lieues pour s'assurer le passage du pont sur le Duro. Valladolid n'a point de

(1) Je me suis assuré par moi-même que les Anglois faisoient publiquement le commerce dans les ports d'Espagne avec la seule précaution d'avoir des papiers américains. (*Note de M. de Tournon.*)

fortifications et a une population de 10000 âmes, 2000 hommes suffiroient à Burgos éloigné de 40 lieues de Valladolid mais il faudroit 2 postes intermédiaires de mille hommes chaque entre Burgos et Valladolid. 1000 hommes seroient nécessaires à Miranda sur l'Ebre pour en garder le pont. Miranda est à 32 lieues de Burgos et à 12 de Vittoria. Ces 1000 hommes serviroient d'avant-garde à un corps de 7 à 8000 hommes qu'il faudroit placer à Vittoria, ville importante par sa population et sa position, étant au débouché des défilés. 1000 hommes seroient nécessaires à Mondragon et autant à Urnieta; pour entretenir les communications libres il seroit nécessaire d'établir des postes de correspondance d'Iron à Valadolid, d'Iron à 1 lieue de Vittoria, le pays est montagneux. Cette armée seroit forte de 29 à 30000 h. qui seroient plus que suffisant pour donner des loix à l'Espagne. Pour ne rien donner au hasard on pourroit avoir une réserve de quelques mille hommes à Bayonne, et pouvoir disposer dans un moment qu'on ne peut prévoir d'une division de l'armée du g<sup>l</sup> Junot. Pendant que cette armée se rendroit à sa destination il faudroit s'occuper du Prince des Asturies. Le moyen le plus sûr de le tirer de son espèce de prison seroit qu'il convint à l'Empereur de le nommer généralissime de ses troupes en Espagne, on mettroit alors un agent auprès de lui pour le diriger. Le prince étant une fois à Valladolid il lui seroit aisé, en faisant marcher un corps de troupes sur Madrid d'avoir beau jeu du prince de la Paix qu'il ne faudroit pas laisser sortir du Royaume parce qu'il en emporteroit des sommes énormes. Les circonstances détermineroient sur les mesures ultérieures à prendre soit d'engager le Roi à abdiquer, soit en faisant nommer le prince des Asturies Régent, ces mesures au 1<sup>er</sup> coup d'œil paroîtront sévères, mais aux grands maux de grands remèdes sont nécessaires; et en réfléchissant au caractère foible du Roi, à l'ascendant qu'a la Reine sur lui, il faut la mettre dans l'impossibilité de pouvoir intriguer et de troubler l'Espagne de nouveau, on se persuadera qu'il est nécessaire d'opter entre un des deux moyens proposés, on s'occueroit ensuite de choisir une femme pour le Prince qui convint à la France. Il faudroit que l'agent qu'on donneroit au Prince des Asturies eut assez la confiance de son Souverain pour avoir des pouvoirs étendus et un crédit assez considérable pour faire face aux dépenses, on doit compter que le prince des Asturies sera dénué de tout.

En composant un nouveau ministère, M. le duc de l'Infantado paroîtroit devoir convenir pour en être le chef, il paroîtroit aussi convenable d'y faire entrer M. le duc de San Carlos, et le C<sup>te</sup> de

Florida Blanca ancien ministre de Charles III disgrâcié au c<sup>t</sup> de ce Règne pour s'être opposé à l'avancement du prince de la Paix.

On ose assurer, vu les dispositions actuelles des Espagnols, que les moyens proposés auroient les plus heureux résultats, et qu'on ne croit pas que tout homme impartial, qui aura parcouru l'Espagne dans ce moment, et qui aura été à même de juger sa position, puisse être d'un avis différent.

20 décembre 1807.

Ph. DE TOURNON.

ARCHIVES NATIONALES, AF IV, 1680, dossier 1807, pièce 16.

## VI

### PROCÈS DE L'ESCURIAL

#### *Beauharnais à Champagny.*

(Réservée) Madrid le 19 novembre 1807.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'informer V. Ex. d'un événement qui est arrivé cette nuit : je pense qu'il ne sera pas inutile que V. Ex. ait connaissance de ma conduite dans cette circonstance assez extraordinaire.

On est venu à *trois heures du matin* m'annoncer qu'une voiture venant de l'Escurial s'était arrêtée à la porte de mon hôtel, qu'un particulier demandait à me *parler secrètement* de la *part du Prince des Asturies*, et qu'il avait une lettre qu'il ne voulait confier qu'à moi seul. J'ai fait venir de suite M. de Missiessy, mon secrétaire particulier, je lui ai donné l'ordre de voir cet individu et de lui dire de ma part que je n'avais pas l'honneur d'être en rapport de correspondance avec M. le Prince des Asturies, que je ne voulais par conséquent recevoir aucune lettre sans autorisation, qu'en ma qualité d'Ambassadeur, je ne connais que S. M. Catholique. Ce particulier ayant fortement insisté à vouloir me parler et à me remettre cette lettre : j'ai renvoyé mon secrétaire lui déclarer formellement que je ne voulais pas le recevoir, que s'il désirait absolument laisser cette lettre, que je la transmettrais à V. E. pour la mettre sous les yeux de S. M. I., mais qu'il ne

lui en serait pas même laissé un reçu. Cet agent a encore persisté longtemps à vouloir me voir et me parler, et pour m'y engager, il a débité mille et mille contes absurdes. Il a dit entre autres choses que le Prince des Asturies était sorti le matin de chez Leurs MM. extrêmement content et qu'il savait que l'Empereur le serait aussi. Je lui ai fait répéter pour la dernière fois qu'il pouvait s'en aller, qu'il devait garder sa dépêche, que j'étais pénétré de respect pour toute la famille royale, que j'étais Ambassadeur de S. M. I. uniquement auprès de S. M. C., que je n'avais rien à régler avec M. le Prince des Asturies, encore moins à lui écrire ou à lui répondre sans autorisation. Cet agent ne pouvant réussir à faire adopter son plan, s'est décidé à repartir, en laissant la lettre soi-disant du Prince des Asturies à mon secrétaire.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de joindre ici cette dépêche. La physionomie embarrassée du messenger, la teneur de la lettre dont les détails me sont inconnus, me semblent coïncider d'une manière assez originale avec le plan pittoresque du procès.

*Espagne, vol. 672, fol. 312.*

---

## VII

### PROCÈS DE L'ESCURIAL

BULLETIN. Madrid 10 février 1808.

*Sur le procès des accusés Duc de l'Infantado, Bornos, etc.*

Il est certain que la peine de mort devait être portée contre le Duc de l'Infantado, le Marquis d'Ayerbas, et le chanoine Escoiquitz, fils du lieutenant général de ce nom. La Cour qui se croyait assurée de la faiblesse des juges conseillers de Castille avait répandu le bruit que les accusés auraient la condamnation de perdre la tête, mais que S. M. catholique commuerait la peine en une prison perpétuelle. En effet don Simon de Viegas, homme vendu au Généralissime, qui faisait les fonctions de fiscal de cette commission, avait conclu à la peine capitale contre MM. de l'Infantado, d'Ayerbas et Escoiquitz. La copie de la procédure ayant été communiquée aux juges conseillers, les ministres de S. M. C. ayant pressé l'instruction et le jugement.

Don Eugenio Caballero, *fiscal de ordines*, se sentant très mal le 25 janvier, fit demander à MM. les Conseillers de Castille, ses collègues, de se faire transporter sur son lit au lieu de la séance, pour y émettre son vœu *avant son heure dernière*, dans l'affaire la plus importante au salut de sa patrie, au bonheur de son Roi, et de son auguste famille et à l'acquit de sa conscience. Après une courte délibération les Conseillers se sont transportés chez leur confrère M. Caballero pour y continuer la procédure. On trouva le malade revêtu de la toge magistrale et il voulut opiner le premier et il demanda que don Simon de Viegas faisant les fonctions de fiscal ayant donné ses conclusions, avait perdu le droit d'assister aux séances judiciaires. Après ce préambule, don André de la Sauca se leva et dit : Seigneurs, si le fiscal ne sort pas, je ne prononce pas dans cette affaire et je m'en vais. Les Conseillers ayant approuvé cette proposition, Simon Viegas, fiscal, est sorti. — Alors don Eugenio Alvarez Caballero, Conseiller de Castille ayant pris la parole, fit un rapport très-éloquent sur le procès : il finit par adopter la conclusion d'un de ses collègues, se prononçant pour l'innocence des accusés, Duc de l'Infantado, Marq<sup>ue</sup> d'Ayerbas, Escoiquitz et autres prévenus : il adressa un compliment aux avocats défenseurs, Joven de Salas, Hernandez Martinez, Joseph d'Aznarez et Madrida d'Avila sur leur courage dans une circonstance aussi périlleuse.

Les conclusions étaient : 1° Que des juges ne pouvaient prononcer que sur des pièces originales, qui seules pouvaient former le corps d'un procès et surtout d'un procès criminel ;

2° Que les 80 jours que, suivant les lois de Castille, tout prévenu devait réclamer pour se justifier et pour produire des pièces originales et authentiques, n'avaient pas encore commencé à courir, puisqu'il n'y avait pas eu de sentence publique qui ordonnait ces preuves ;

3° Que le corps du procès contenu dans des *copies* informes fussent-elles valides ne donnaient aucun indice de soupçon contre l'innocence des accusés.

4° Que si S. M. Cath. voulait mettre une suite à cette affaire comme le Conseil de Castille le demandait, il fallait absolument recommencer les informations, ouïr de nouveau le Prince des Asturies, appeler les Princes, Grands ou autres seigneurs dénoncés, accusés ou impliqués, que pour cet effet le Prince des Asturies, comme *Prince juré*, ne pouvait être entendu que par devant les *Cortès* du Royaume et pour les autres Infants, Altesses ou Grands de l'État, ils devaient être entendus par devant les cinq chambres de Castille assemblées en séance publique et à portes ouvertes.

5° Qu'en outre les dits commissaires fussent-ils les juges légitimes des accusés (ce qui n'était pas), il fallait avant tout que le Conseil de Castille en séance publique connut et fut informé quelle était la *main inconnue* qui avait dénoncé le prétendu complot, tout tribunal, même celui de la Sainte Inquisition, devant parfaitement connaître les délateurs, avec cette différence que celui-là avait *seul* le droit de ne pas être confronté avec les prévenus.

Que d'après cet énoncé, le Conseil assemblé croyait ne point trouver matière à rendre une sentence quelconque, et que puisque S. M. Cath. voulait savoir l'avis des Conseillers assemblés, il pensaient d'après leur conscience que dans l'état actuel de la procédure (fût-elle légale et valable), les prévenus accusés devaient être mis sur le champ en liberté et conserver leurs rang, dignités, prérogatives, etc., etc. Cette conclusion adoptée unanimement, les juges ont signé : ils se sont embrassés avec attendrissement, en jurant que cet acte était pour l'acquit de leur conscience et de l'honneur de l'Espagne, dussent-ils porter leur tête sur un échafaud pour avoir rendu hommage à la vérité et avoir sauvé l'honneur national et de tous les bons Castillans.

Cet avis a été porté au pied du trône. S. M. Cath. a paru voir avec plaisir ce résultat — ... Mais quelques heures après, pour trancher toute difficulté, le Ministre de Grâce et de Justice, Marquis Caballero, qui (dit-on) s'est avoué être l'auteur de tous les actes qui ont été faits dans cette affaire, a reçu de S. M. Cath. l'ordre d'expédier et de signer les actes d'exil et de prison *contre* les prévenus...

#### OBSERVATIONS

Ce qu'il y a de remarquable dans toute cette affaire, c'est le choix que la Cour a fait parmi le Conseil de Castille des membres les plus pauvres pour être juges dans ce procès.

La Cour espérait les gagner : tous se sont couverts de gloire. On assure que les Conseillers ont été à la Cour pour se présenter en corps à Leurs M. M. Cath., qu'ils en ont reçu les reproches les plus grands. Les juges n'ont répondu que par une respectueuse inclination. Ce qui prouve que la nation espagnole a envisagé ce procès généralement comme *inique*, c'est le respect qu'elle témoigne aux juges et à tous ceux qui ont montré quelque énergie. Le Cardinal de Bourbon, archevêque de Tolède a préféré de donner sa démission plutôt que d'abandonner l'archidiacre Escoiquitz (le Roi n'a pas voulu accepter sa démission).

Le chapitre de Tolède ayant appris que d'Argumosa (frère du

secrétaire de légation à Florence et du capitaine de vaisseau), avocat pensionné de ce chapitre, avait refusé de défendre le chanoine Escoiquitz devant la commission, lui a retiré sa confiance et son traitement.

Don Eugenio *Caballero*, Conseiller de Castille, est mort deux jours après son éloquent rapport, de chagrin et de désespoir des suites de ce procès. — C'était un *grand magistrat*.

Des couvents se sont disputés pour rendre les devoirs à ce juge intègre; quand on a parlé de prix : les moines ont répondu que puisque c'était pour ce *grand* Conseiller de Castille mort pour défendre la bonne cause, ils exigeaient la condition que ce fut aux frais du couvent, et avec toute la magnificence possible. Tout le monde s'est empressé d'*assister à cette cérémonie* et de rendre à la mémoire de ce Magistrat la justice qu'il a su lui-même si bien départir. Don Eug. Caballero est mort pauvre.

Le plaidoyer de Joven de Salas, avocat du Duc de l'Infantado est, dit-on, superbe : la Duchesse a voulu lui faire un présent magnifique. Cet avocat a répondu : j'ai rendu justice à l'innocence, je refuse tout, *je suis récompensé par l'estime publique*. D'après le décret royal, le Duc de l'Infantado avait demandé pour l'exil ses terres en Biscaye distantes de plus de 60 lieues de Madrid. Celà lui a été refusé. Le Duc a alors demandé d'aller à Grenade, on lui a ordonné de se rendre à Ecija, nom d'une petite ville près de Séville.

*Espagne*, vol. 673, fol. 168.

---

## VIII

### INSTRUCTIONS A L'AGENT SECRET BLONDEL

*A. M. Blondel.*

6 février 1808.

Sa Majesté m'a autorisé, Mr., à vous envoyer à Barcelone. Votre mission n'a aucun caractère ostensible; c'est pour une affaire particulière que vous parâîtrez vous rendre dans cette ville : vous y résiderez tant que le Gouvernement français le jugera nécessaire et pendant votre séjour vous correspondrez régulièrement avec moi.

Dans un moment où différents corps de troupes françaises sont en Espagne, et où des événements dignes de remarque se sont passés à Madrid, la situation du pays et l'opinion publique méritent d'être particulièrement observées, surtout dans les parties de l'Espagne qui sont voisines de nos frontières et qui se trouvent sur le passage des troupes que S. M. pourrait encore avoir à faire passer en Portugal ou en Espagne. Barcelone est devenue sous ce rapport un point important d'observation.

Vous chercherez, à connaître quelles sont les dispositions des habitants envers les Français, quelle est leur opinion sur la situation de l'Espagne, sur son gouvernement actuel, et quels sont leurs sentiments pour l'Empereur. Vous examinerez, sous tous ces rapports les dispositions des officiers civils et militaires. Étant sans caractère public, vous aurez plus de facilités pour faire vos remarques, pour recevoir des aveux, des confidences, pour vous former des liaisons qui vous permettent de pénétrer dans les intentions des personnes que vous aurez le plus d'intérêt à connaître. Vous me transmettez des renseignements exacts sur la situation du port, sur le nombre et l'état des bâtiments qui s'y trouvent, sur les événements de mer, sur tous les mouvements maritimes qu'il vous sera possible de connaître; particulièrement sur les croisières des Anglais et sur toutes les nouvelles qu'on recevrait de leurs opérations dans la Méditerranée. Mandez-moi quel est le nombre des troupes espagnoles qui sont en Catalogne, quelle est la situation des places, la nature et la quantité des munitions, les ressources que pourrait y trouver un corps d'armée, soit dans son passage, soit pour s'y arrêter; l'état des routes, le degré de facilité des communications, enfin tout ce qui peut faire connaître le pays sous le rapport du sol, des ressources, des habitants.

Barcelone est une des villes d'Espagne qui ont avec la capitale et les autres villes principales du Royaume le plus de relations. Cette position vous permet d'agrandir le cercle de vos observations et vous pourrez, m'adresser celles que vous aurez occasion de faire sur la situation des autres parties de l'Espagne.

Observer et me faire part de vos remarques, voilà toute votre mission. Vous n'avez aucune démarche à faire près des autorités du pays : l'un des premiers moyens de rendre votre voyage utile est de n'en pas laisser pénétrer l'objet.

Je désire des renseignements nombreux; mais je les désire surtout exacts et je compte assez sur votre bon esprit pour être persuadé que vous ne vous en tiendrez pas aux bruits publics, à des rapports, à des conjectures, mais que vous ne vous attacherez

qu'à bien voir. La plus sûre preuve de zèle et d'être constamment exact et impartial. C'est la première qualité que j'attends de vous, et, c'est parce qu'elle est nécessaire et qu'il s'agit d'une mission de confiance que vous avez été désigné.

*Espagne*, vol. 673, fol. 134.

## IX

## VOYAGES DE M. DE TOURNON

*Rapport à Sa Majesté.*

« M. de Tournon officier d'ordonnance m'a remis d'après les ordres de S. M. l'état des dépenses qu'il a faites pour plusieurs voyages en Espagne, en Italie et à Valançay, depuis le mois de Novembre de l'année dernière. Cet état se monte à 21,060 f.

« En faisant régler cet état suivant ce qui a été fixé pour les officiers d'ordonnance, il ne reviendrait à M. de Tournon que la moitié de cette somme, mais il prétend que les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé et l'objet de sa mission ont entraîné une dépense plus forte.

« Je supplie S. M. de me faire connoître ses intentions sur le payement à faire à M. de Tournon.

Le Grand Maréchal du Palais

DUROC.

« Bayonne le 23 juin 1808. »

« *État des frais de voyage fait en Espagne par M. de Tournon d'après les ordres de Sa Majesté l'Empereur et Roi.* »

1<sup>er</sup> Voyage, parti de Fontainebleau le 14 9<sup>bre</sup> 1807.

	Postes	francs.
de Fontainebleau à Bayonne par Paris et Li-		
moges.....	124	
de Bayonne à Madrid.....	97 1/2	
<i>A reporter</i> .....	221 1/2	

	Postes	francs
<i>Report</i> .....	221	$\frac{1}{2}$
de Madrid à Perpignan par Valence et Barcelonne.....	145	$\frac{1}{2}$
de Perpignan à Turin par Aix, Nice et le Col de Tende.....	91	$\frac{3}{4}$
de Turin à Milan, et de Milan à Turin environ	43	
de Turin à Paris.....	110	
Total de.....	612	$\frac{1}{4}$

*Observation.*

Congé de Valence à Tortose, d'un homme attaché aux postes et de son retour, pour me faire préparer des cheveaux.....	52	
Retour de Narbonne à Madrid en passant par Bayonne, etc., postillon de M. de Beauharnois, 600 f.		
Voyage de ma voiture de Bayonne à Perpignan.....	61	$\frac{1}{2}$
J'ai traversé deux fois les Alpes et la route de Nice à Ceni n'étant pas montée en cheveaux de poste, j'ai été obligé d'en prendre de louage.		
Ce voyage a duré 6 semaines et a coûté un total de.....		10 500

*2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> voyage. Parti de Paris le 26 février.*

De Paris à Bayonne en passant par Poitiers....	113	$\frac{3}{4}$
De Bayonne à Madrid.....	97	$\frac{1}{2}$
De Madrid à Burgos et retour à Madrid par Valladolid.....	103	$\frac{1}{4}$
De Madrid à Bayonne.....	98	$\frac{1}{2}$
De Bayonne à Vittoria et de Vittoria à Bayonne.	67	
Total.....	480	

*Observation.*

Il y a eu environ 3 semaines de séjour à Madrid. Dans les différents voyages j'ai eu un interprète espagnol, depuis le départ du second voyage qui a duré 2 mois et m'a coûté un total de..	8 320
<i>A reporter</i> .....	18 820

	Postes	francs.
<i>Report</i> .....	—	18 820
<i>4<sup>e</sup> voyage.</i>		
de Bayonne à Valençay et de Valençay à Bayonne.....	180	
pour le postillon qui a été de Valençay à Château-Roux chercher des chevaux et pour deux postillons envoyés de Château-Roux à Valençay par deux routes différentes, 100 f. Pour faire raccommo-der la route de Château-Roux à Valençay, 84 f. 35.		
Acheté pour 500 f. de selles et objets de voyage.		
Ce voyage a duré 1 mois et m'a couté.....		2 240
Total de la dépense.....		<u>21 060</u>

Bayonne ce 20 juin 1808.

Ph. DE TOURNON.

ARCHIVES NATIONALES. AF IV, 1609.

## X

### LISTE DES MORTS DU 2 MAI

#### I<sup>o</sup>

Razon de los muertos y heridos que ha havido en el Quartel de Afligidos de mi cargo a dia dos del corr<sup>te</sup> y sig<sup>tes</sup> é igualmente de los sugetos cuio paradero se ignora.

#### *Barrio de R<sup>a</sup> Guardias de Corps.*

— Nicolas Rey, Mozo de Caballos de la Compañia Española de R<sup>a</sup> Guardias de Corps.

#### *Barrio de Aflijidos.*

— D<sup>a</sup> Manuel Ancolin, Capatar de la R<sup>l</sup> Florida.

— Ramon Gonzalez de la Cruz.

*Barrio de Leganitos.*

— D<sup>n</sup> Francisco Gallego Davilá Presbitero y Sacristan segundo del R<sup>l</sup> Convento de la Encarnacion de esta Corte.

— Manuel Garcia, soldado del Reg<sup>to</sup> de voluntarios, fué llevado à dia dos por la tropa francesa y se ignora su paradero.

— Tambien fué llevado con él, otro soldado del mismo regimiento cuyo nombre y apellido se ignora.

*Barrio de Monserrat.*

— Antonio Martinez, Dependiente del resguardo.

— Anselmo Ramirez, Ministro montado del resguardo y otros cuatro ó cinco compañeros.

*Barrio del Rosario.*

— Josef Loné, natural de esta Corte, su oficio tendero en la Plazuela de Sto. Domingo.

*Barrio de S<sup>a</sup> Marcos.*

— Tomas Moro de Caballos.

En los Barrios de Monterrey y la Plazuela del Gato y afueras, no ha ocurrido novedad. — Madrid 12 de Maio de 1808, Antonio Cano Manuel.

II<sup>o</sup>

## QUARTEL DEL BARQUILLO

a cargo del S<sup>or</sup> alcalde de corte D. Manuel Maria Junco

Lista de los muertos y heridos de dicho Quartel, segun las que han remitido á S. S<sup>a</sup> los Siete Alcaldes de Barrio de su comprehension en conformidad de la orden de los Sr<sup>es</sup>. del Consejo, su fecha 7 de Mayo de 1808.

*Barrio de S<sup>a</sup> Anton.*

— Calle de S<sup>a</sup> Juan n<sup>o</sup> 14 q<sup>to</sup> interior Manuel Diana, recibió quatro balaros.

— Felipe Rigol, oficial de Zapatero.

— Josef Rodriguez, de oficio Botillero.

*Barrio de Guardias Españolas.*

— Francisco Fernandez, Maestro Zapatero en la calle de Panaderos, tenia el dia dos un oficial llamado Juan Mallo. Salió de su

casa para ir á la suya en la calle de S<sup>a</sup> Polonia y se ignora su paradero.

*Barrio de Mercenarios.*

- Juan Toribio Ansona, de oficio Jardinero.
- Julian Duque, de oficio Herrero.
- Francisco Escolar, Maestro de Coches.
- Manuel Sambas, su oficio Aguador.
- Andres Obejero, de oficio Albañil.

*Barrio de las Salesas.*

- Julian Campuzano.
- Tomas N..., de oficio Criado.
- Francisco Iglesias, de oficio Criado.

*Barrio de S<sup>a</sup> Pasqual.*

El Alcalde del Barrio certifica no haber en su distrito, muerto ni herido alguno.

*Barrio de Capuchinos.*

El Alcalde de este Barrio certifica lo mismo que el anterior.

*Barrio de las afueras de la Puer'a de Sta Bárbara.*

- Manuel Almagro, empleado en la fábrica de cristales.
  - Juan Fernandez, Capatar de la Huerta del Duque de Frias.
- Madrid 10 de Mayo de 1808. — Manuel Maria Junco.

III<sup>o</sup>

Lista de los muertos y heridos y estraviados del Quartel de Palacio del Cargo del S<sup>or</sup> Alcalde, D<sup>a</sup> Ramon Navarro Pingarron.

*Barrio de Sta. Maria.*

- D<sup>a</sup> Lorenzo Daniel, letrado.
- D<sup>a</sup> Manuel Nuñer.
- D<sup>a</sup> Josef Rodriguez, lacayo.

*Barrio de la Puerta de Segovia.*

- Josef Cardin, Aguador.
- Francisco Savadiego, Aguador.
- Francisco Teresa, Mozo de Meson.

*Barrio del Sacramento,*

No consta haber muerto ni herido.

*Barrio de S. Nicolás.*

No consta haber muerto ni herido.

*Barrio de la Encarnación.*

No consta haber muerto ni herido.

*Barrio de los Caños del Peral.*

No consta haber muerto ni herido.

*Barrio de S. Juan.*

No consta haber muerto ni herido.

*Barrio de D<sup>a</sup> María de Aragón.*

— Manuel de la Fuente, Fabricante.

— María Gasco esposa de Antonio García, de oficio Oficial de Coches; fué herida en la calle de Mira el Rio.

*Barrio de las Afueras del Quartel.*

— Francisco Calderon, pordiosero.

— Manuel García Valdes, Amo de labadero de la Puerta de San Vicente.

## IV°

Lista de las personas que resultaron muertas y heridas en el Quartel de San Martín con motivo del alboroto ocurrido el dia dos del corriente.

— D. Vicente Gomez, fabricante de caxas.

— Gabriel Chaponieres, de exercicio grabador.

— D. Pedro Velarde, Capitan de artilleria.

— D. Luis Daois, Capitan de artilleria.

— Pedro Linares, Conductor de la Valija de Zaragoza.

— Francisco García, de exercicio Molendero de chocolate.

*Heridos.*

— Miguel Blanco, mullidor de la Sacramental de Luis.

— Domingo Rodriguez

— D. Manuel Callejo de Alba, Oficial de la Contaduria extinguida de la R<sup>l</sup> Dehesa de la Serena.

*Nota.*

Ademas se ha enterrado en la Parroquia de San Luis una muger y un hombre.

En San Martín que no se saben quienes eran por no haberse presentado persona alguna á reconocerlos ni reclamarlos. (Madrid 11 de Mayo de 1808. — Diego Gil Fernandez.)

---

## Vº

Lista de los muertos y heridos que ha habido en el Cuartel de Mavarillas de mi cargo con motivo de la ocurrencia del día dos de Mayo, con denominación de sus nombres, apellidos, calles y casas de sus habitaciones, su oficio ejercicio y familia que han dexado.

*Barrio de S<sup>a</sup> Ildefonso.*

- Josef Fernandez Viña, de ejercicio cocinero.
- Antonio Gonzalez.
- Manuel Oltra y García, oficial de Albañil.
- Pedro Oltra y García, oficial de Albañil.
- Tomas Castillon.
- Doña Mariana Beano, viuda de un capitán de artillería.

*Barrio de S<sup>a</sup> Plácido.*

- Ramon Guerto, mozo de Cordel.
- Tomas Alvavez, cochero.
- Esteban Santiso, guarda almacén de herramienta de la Florida.

*Barrio de S<sup>a</sup> Basilio.*

- Angela Villalpando.
- D<sup>a</sup> Isabel Montalvo.
- Francisco Reguera, guarda del resguardo.

*Barrio de Buena-Dicha.*

- Martín de Larrea, Maestro de Barbero.
- Facundo Rodriguez, Maestro de Guarnicionero.
- Felipe Barrio, Mancebo de Barbero.

*Barrio del Hospicio.*

- Josefa Mendez.
- Catalina Cana.
- Antonio Matarran.
- José Amador, peon de Albañil.
- Juana García.
- Amaro, Mozo de tahona.
- Manuela Malasaña.